SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

✔ CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

✔ Courrier : 62, Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 25

SOMMAIRE N° 1

SOMMAIRE N° 2

SOMMAIRE N° 3

SOMMAIRE N° 4

SOMMAIRE N° 5

SOMMAIRE N° 6

SOMMAIRE N° 7

SOMMAIRE N° 8

SOMMAIRE N° 9

SOMMAIRE N° 10

SOMMAIRE N° 11

SOMMAIRE N° 12

SOMMAIRE N° 13

SOMMAIRE N° 14

SOMMAIRE N° 15

SOMMAIRE N° 16

SOMMAIRE N° 17

SOMMAIRE N° 18

Un musulman inconnu: René Guénon

Depuis bientôt 15 ans les thèmes de l'Esotérisme Chrétien ont été évoquées dans un grand nombre d'articles de ce Bulletin, que ce soit de façon directe ou indirecte. En voici la liste :

1 – A propos de la Contre Eglise et des difficultés posées par son étude (repris dans le N 6).
2 – Le brûlant problème de la Tradition – (repris dans N 18).
3 – La gnose tumeur au sein de l'Eglise.
5 – La gnose d'hier à aujourd'hui.
6 – La gnose aujourd'hui
9 – La gnose traditionaliste du Pr. Borella.
10 – Un musulman inconnu, René Guénon.
10 – Le spiritualisme subversif.
10 – Correspondance avec le Pr. Borella.
11 – René Guénon et le Sacré–Coeur.
12 – Gnose et gnosticisme en France au XXe siècle.
12 – Une résurgence de la gnose au XXe siècle : le Borellisme.
13 – Itinéraires vers un ésotérisme chrétien.
13 – La subversion de la notion de création dans la gnose borellienne.
14 – Un "Itinéraire" Borellien ?
15 – Les pièges du symbolisme : le cas de Jean Hani.
16 – Développements actuels de la gnose.
17 – L'Héritage de l'Abbé Lefvbre.
17 – Un prêtre parle.
18/19 – Gnose et Humanisme.
20/21 – Gnose et Romantisme
24 – Gnose et classicisme

Celles de ces études rédigées par M. Etienne Couvert ont été reprises dans deux ouvrages publiés par les Editions de Chiré : "De la Gnose à l'Oecuménisme" – "La Gnose contre la Foi". Que l'on peut commander à : Diffusion de la Pensée Française – Chiré en Montreuil – 86190 Vouillé.

Après le N Spécial sur l'Ecole Moderne de l'Esotérisme Chrétien (N 22/23, toujours disponible au prix de 100 Francs), il nous a paru intéressant de reproduire ci–dessous l'article consacré à René Guénon et à son périple doctrinal, véritable modèle du genre. Cette étude publiée voici onze ans dans le bulletin N 10 a sans doute échappé à un grand nombre de nos abonnés actuels, qui pourront donc en prendre connaissance avec grand profit et en retirer un éclairage indispensable pour les développements de la pénétration gnostique contemporaine.

LES ETAPES DE SA VIE

René Guénon, né à Blois le 15 novembre 1886, fut baptisé sous les noms de René, Jean, Marie, Joseph. Ses parents étaient originaires de Blois où son père était architecte. D'une santé délicate, René eut une fréquentation scolaire intermittente : il fut néanmoins un élève brillant remportant un accessit de physique au Concours Général ainsi qu'un prix d'une société scientifique de Blois ; il fit ensuite la classe de Mathélémentaire à Blois, puis en 1904, il vint à Paris pour préparer une licence de Mathématiques au "Collège Rollin".

Et voilà que deux ans plus tard, c'est–à–dire en 1906, il renonce à poursuivre ses études universitaires ; dès lors il va s'orienter vers l'enseignement privé et devenir professeur d'école libre. Pourquoi ce tournant, raisons de santé, ou bien attrait pour des études extra–universitaires ?

C'est probablement cette seconde explication qui est la bonne, car c'est à partir de cette époque que Guénon se met à fréquenter les milieux intellectuels qui sont passionnés par ce que l'on nomme "la connaissance" c'est–à–dire les néo–spiritualistes, les théosophes, les occultistes, les spirites, les orientalistes, etc.

Jusqu'à son départ de Blois, René Guénon avait surtout évolué dans un milieu "catholique". Ses biographes ne relatent aucune hostilité manifeste du jeune homme à ce milieu et à cette influence "bien-pensante". Ils notent cependant vers 14–15 ans une altercation avec un de ses professeurs : à la suite d'une longue discussion de plusieurs heures, le jeune René s'alita avec une forte fièvre, et son père dut le changer d'école. Mais dans l'ensemble on ne trouve pas de révolte contre sa religion maternelle jusqu'à son arrivée à Paris.

Cette absence d'hostilité, cette absence de combativité, il la conservera toujours et elle constituera même un des points essentiels de sa doctrine. Il n'attaquera pas le catholicisme violemment, il le conservera en bloc, moyennent des réserves et des aménagements : il se contentera de l'englober dans un système plus vaste dont le catholicisme sera seulement un cas particulier. Sa grande formule tactique : se superposer sans s'opposer.

A Paris, René Guénon habitait un appartement situé 51 rue St Louis en l'Ile dans un bel immeuble Louis XV au passé historique qui avait été occupé par l'archevêché de Paris vers 1840 et où Mgr Affre, tué sur les barricades en 1848, fut conduit. Guénon devait garder assez longtemps ce domicile, même après son départ de France.

Après avoir abandonné ses études universitaires, où d'ailleurs il ne semble pas avoir très bien réussi, il avait pris des postes de professeur dans diverses institutions libres enseignant tantôt les mathématiques et la physique, tantôt la philosophie. Sans avoir jamais été vraiment pauvre, il n'a pas non plus mené "la grande vie ; il était de tempérament studieux et solitaire et cette vie modeste lui convenait bien.

Cette vie solitaire n'était pourtant pas exempte de démarches et de prises de contacts personnels. Mais surtout, pendant qu'il bénéficiait de ses premiers contacts personnels avec les maîtres contemporains de la science ésotérique, il se nourrissait de livres.

En 1912 Guénon épouse une jeune fille de Blois, Berthe Loury, originaire de Chinon ; le mariage eut lieu près de Chinon dans la propriété de la nouvelle épouse, avec une dispense de Bans accordée par l'archevêque de Tours, le 11 Juillet 1912. On est en droit de se demander si le marié était toujours catholique à ce moment-là, car cette année 1912 est aussi celle de son initiation soufiste (ésotérisme musulman) ; ce qui paraît certain, c'est qu'il ne révéla jamais à sa femme son appartenance à l'Islam.

Le jeune ménage vint habiter à Paris dans l'Ile St Louis, tandis que Guénon continuait le professorat. Lorsque survint la guerre de 1914, lui qui avait été réformé lors du conseil de révision en 1906, fut maintenu dans cette situation et ne fut pas mobilisé ; il resta donc dans l'enseignement libre où il occupa successivement divers postes.

En 1915-1916, il est suppléant au Collège de St Germain en Laye ; l'année suivante 1917, il est à Blois comme professeur de Philosophie ; puis en 1918, il est envoyé à Sétif en Algérie, et à la fin de la guerre, il revint à Blois. Et enfin à Paris où il retrouve l'Ile St Louis : c'est là qu'il va commencer à rédiger ses premiers livres, car jusqu'alors il n'avait écrit que des articles.

Nous sommes en 1921. Sur le plan mondial, en Russie, c'est la NEP (nouvelle économie politique) qui va empêcher la débâcle des communistes et attirer les capitaux américains. En Chine, c'est le moment des premières émeutes communistes à Canton, et d'ailleurs la Chine est en plein Kuomintang, donc en plein modernisme. Le congrès communiste de Bakou vient de décider l'extension de la Révolution prolétarienne aux Empires coloniaux.

Et à Paris, René Guénon, "musulman inconnu", sort tranquillement son premier livre qui s'intitule : "Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues", tandis que tout un public composé pour partie d'occultistes et pour partie de traditionalistes, de réactionnaires, d'anti-modernistes, de contemplatifs, commence à être séduit par son attitude, son roulis et son vertige. Entre 1921, 1922 et 1923, Guénon publie les trois ouvrages qui constituent la phase préliminaire préparatoire de sa manoeuvre doctrinale.

On peut noter que 1921, c'est le beau temps de la SDN à Genève, c'est l'époque où l'Allemagne emploie sa diplomatie à différer le payement des réparations de guerre. 1922 est l'année du premier traité germano-soviétique de Rapallo, c'est aussi l'année de l'assassinat du ministre allemand Walter Rathenau par les nationalistes allemands. Et 1923 fut l'année de l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises.

De 1924 à 1929, Guénon fut professeur de Philosophie au "Cours Saint Louis" où il donna aussi des leçons particulières d'autres matières. C'était l'institution où sa nièce faisait ses études.

En 1928 il perdit sa femme Berthe Loury, puis quelques mois plus tard sa tante, Mme Duru, qui avait longtemps partagé la vie du ménage ; sa nièce dont il pouvait plus dès lors s'occuper fut confiée à d'autres personnes. Finalement, l'année suivant il cessa d'enseigner et se tourna vers un autre mode de subsistance.

Car à cette époque, au milieu de l'année 1929, René Guénon fit une rencontre importante pour son avenir : dans le bureau de la Librairie Chacornac, quai St Michel à Paris, il rencontra une certaine Madame DINA qui était américaine et veuve d'un ingénieur égyptien. Madame DINA habitait Bar-sur-Aube en hiver et Cruseilles en Haute-Savoie pendant l'été.

En Septembre 1929, Guénon et Madame DINA partirent pour visiter l'Alsace pendant deux mois ; puis ils vinrent se reposer à Cruseilles. C'est au cours de ce voyage que fut décidé l'arrangement suivant : Mme DINA rachèterait aux éditeurs parisiens les divers livres de Guénon pour les rééditer ensuite dans une nouvelle maison qui éditerait aussi les livres postérieurs que Guénon se proposait d'écrire.

Ils cherchèrent d'abord à Grenoble une maison d'éditeur apte à opérer cette concertation. Finalement Mme DINA envisagea la création d'une librairie et d'une collection à tendance "Traditionaliste". Puis, tous deux s'embarquèrent pour l'Egypte afin de recopier des textes de l'ésotérisme soufiste destinés à cette librairie et à cette collection.

Guénon disait à ses amis de Paris qu'il partait pour environ trois mois, mais, ces trois mois écoulés, Mme DINA revint seule à Paris tandis que Guénon continua à travailler en Egypte. Cette séparation mit fin au projet de librairie et de maison d'édition. Finalement après avoir remis de mois en mois son voyage de retour en France, il y renonça tout-à-fait : il ne devait jamais revenir. Il s'installa au Caire sous le nom de SHEIK ABDEL WAHED YAHIA. Il s'islamisa complètement et finit par parler l'arabe sans accent. Il devait obtenir la nationalité égyptienne en 1947.

Il continua toutefois d'écrire en français pour des éditeurs parisiens et à envoyer des articles à la revue "Le Voile d'Isis" qui devint à partir de 1933, "Les Etudes Traditionnelles".

Guénon conserva son appartement de l'Ile St Louis jusqu'en 1935, et des amis lui expédièrent alors ses livres en caisses au Caire. En Egypte il logea d'abord à l'hôtel, puis il loua un appartement dans la maison d'un confiseur, située près de l'Université islamique d'El Azhar. En juillet 1934, il épousa une jeune musulmane égyptienne et alla habiter chez son beau-père ; mais l'arrivée de ses caisses de livres venant de Paris l'obligèrent à déménager et à s'installer dans une autre maison en compagnie de sa femme, de son beau-père et de sa belle-soeur, où il resta jusqu'en 1937, date à laquelle son beau-père mourut. Ce fut l'occasion d'un nouveau départ et d'une installation définitive en dehors du Caire, dans une banlieue calme à l'ouest de la ville.

C'est dans cette maison des faubourgs du Caire que Guénon mourut à son tour le 7 Janvier 1951, à l'âge de soixante cinq ans.

LA FORMATION LIVRESQUE

Nous nommerons seulement ses quatre principaux inspirateurs : Maître ECKHART (Moyen-Age), St Yves d'ALVEYDRE (Restauration), Fabre d'OLIVET (Restauration), Eliphas Levi (Second Empire).

– MAITRE ECKHART – Théologien et philosophe allemand de la seconde moitié du XIIIème siècle. Ame fervente et exaltée, il érigea ses idées en un véritable système mystique. Un chapitre général des Dominicains le suspendit de ses fonctions de prieur de la province d'Allemagne. Son système est un PANTHEISME MYSTIQUE plein d'une intense religiosité naturelle.

Il n'y a qu'un seul ETRE, c'est DIEU. Les autres créatures ne sont pas vraiment des "êtres" ; ce sont seulement de vaines ombres.

Pour exister vraiment, il faut que les créatures finies se dépouillent de leurs formes contingentes et qu'elles "*entrent*" en Dieu, qu'elles deviennent Dieu.

Jusque là, tout va à peu près bien, à part une incontestable exagération quant à la vanité de l'existence des êtres créés ; car enfin, si leur existence est précaire et transitoire et si elle demande à être confirmée à la suite d'une épreuve, l'existence de ces créatures a tout de même un premier degré de réalité : elles ont été tirée du néant, donc elles ne sont déjà plus du néant, elles ne sont plus de "*vaines ombres*".

Ce qui va tout compromettre définitivement, c'est que le système de Maître ECKHART est en même temps panthéiste. Il faut dès lors que ces vaines ombres que sont les créatures finies, pour se diviniser, se perdent dans le GRAND TOUT qui est Dieu. On voit tout de suite la parenté de ce système avec la métaphysique des religions de l'Inde.

René Guénon fut extrêmement impressionné par le système de Maître ECKHART parce qu'il était exprimé à l'aide d'une terminologie tout-à-fait chrétienne. Or sa formation familiale avait été chrétienne. Il continuait à fréquenter quelques ecclésiastiques. A aucun moment de sa carrière (et surtout pas à ses débuts) il ne manifesta l'idée de rompre avec sa religion maternelle.

Simplement il cherchera à l'englober dans une synthèse plus vaste au milieu de laquelle elle pourrait conserver son homogénéité.

– L'orientaliste dont les livres exercèrent une influence sur René Guénon est FABRE D'OLIVET (1767–1825). C'est un auteur dramatique, un romancier, et surtout un linguiste. Le dictionnaire biographique note que Fabre d'OLIVET mêle une certaine extravagance mystique à ses développements sur les Hiéroglyphes, sur les langues orientales et sur les allégories bibliques.

Un de ses principaux ouvrages s'intitule : "De l'Etat Social de l'Homme" et il y parle de soumettre la société humaine à une souveraineté théocratique. C'est précisément une des idées que nous verrons revenir chez René Guénon. Nous noterons en effet une tendance guénonienne à l'HEGEMONIE SACERDOTALE ; Guénon donnera toujours la suprématie à l'AUTORITE SPIRITUELLE sur le pouvoir temporel. Cette notion dont il a eu la première idée chez Fabre d'OLIVET, il la retrouvera dans le Brahmanisme.

– SAINT YVES D'ALVEYDRE – est le troisième inspirateur. Ses ouvrages étaient très lus au temps de la jeunesse de R. Guénon qui s'est imprégné de la substance contenue dans : "La Mission de l'Inde", "L'Archéomètre", "La Mission des JUIFS", "La Mission des Ouvriers", "LaMission des Rois", "La Mission des Français" où avec une richesse et une souplesse d'expression extraordinaires, St Yves d'Alveydre propose et même projette un remaniement général des religions à la surface de la Terre.

Il reprend l'idée très ancienne, et très maçonnique, d'une superreligion ésotérique (c'est–à–dire réservée à une élite) et complétée, pour la masse du peuple, par un syncrétisme plus ou moins uniformisé selon les possibilités locales.

Cette super–religion serait naturellement la continuation de la vaste et immémoriale Tradition Universelle, qui se transmet d'âge en âge d'une manière ésotérique comme le mycélium d'un champignon. Nous tenons là les principaux éléments de ce qui va devenir la doctrine guénonienne et surtout sa distinction entre Esotérisme et Exotérisme. Seulement St Yves les expose avec l'appareil archéologique de son temps et après des contacts avec l'Orient qui furent surtout livresques.

– Le quatrième inspirateur livresque de Guénon fut ELIPHAS LEVI, de son vrai nom Alphonse Louis CONSTANT, connu comme l'abbé CONSTANT bien qu'il n'ai pas reçu le sacerdoce. Eliphas LEVI a influencé R. Guénon par deux de ses livres : "La Clef des Grands Mystères" et "Dogme et rituel de Haute–Magie" parue en 1861 ; ces ouvrages étaient encore en vogue en 1906 quand Guénon procédait au rassemblement de ses matériaux.

Ses ouvrages développent, eux aussi, en la désignant sous le nom de : PHILOSOPHIE OCCULTE, la notion de l'UNITE ESSENTIELLE DE TOUTES DES RELIGIONS". Cette idée n'était pas nouvelle, mais depuis quelques dizaines d'années cette idée avait cédé le pas dans les cercles intellectuels qui gravitent autour de la Franc–Maçonnerie devant les NOTIONS RATIONALISTES qui excluent toute idée de Religion. On ne parlait plus tellement de l'UNITE DES RELIGIONS parce que l'on n'avait plus besoin de religion.

ELIPHAS LEVI est l'un de ceux qui ont renversé la vapeur et qui ont remis l'accent sur le spiritualisme. Voici un texte pris dans "Dogme et Rituel de la Haute–Magie" :

"A travers le voile de toutes les allégorie hiérarchiques et mystérieuses répandues dans les anciens dogmes, à travers les ténèbres et les épreuves bizarres de toutes les anciennes institutions, sous le sceau de toutes les écritures, dans les ruines de Ninive et de Thèbes, sous les pierres rongées des anciens temples, et sur la face noircie des sphinx de l'Assyrie ou de l'Egypte, dans les peintures monstrueuses ou merveilleuses qui traduisent les croyances de l'Inde et les pages sacrées des Védas, dans les emblèmes étranges de nos vieux livres d'alchimies, dans les cérémonies de réceptions pratiquées par toutes les sociétés mystérieuses ..., on retrouve les traces d'une doctrine partout la même et partout soigneusement cachée. La PHILOSOPHIE OCCULTE semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier secret de toutes les forces intellectuelles, la clé de toutes les obscurités divines, et la reine absolue de tous les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois".

Résumons les penseurs qui apportèrent à René Guénon ses premiers matériaux :

– MAITRE ECKHART, qui l'influence par son panthéisme mystique, et sa méthode de méditation pour atteindre le Dieu Immanent.

– SAINT–YVES D'ALVEYDRE, qui lui apporte son idée de super–religion ésotérique et de rattachement à l'Orient.

– FABRE D'OLIVET, avec son idée de Souveraineté théocratique et de Suprématie sacerdotale.

– ELIPHAS LEVI, son idée de Philosophie occulte, et d'UNITE essentielle des religions.

Un des biographes de Guénon, Jean Robin, dans un ouvrage qui fait partie de nos sources "René Guénon Témoin de la Tradition", met pourtant en doute l'influence que de telles lectures ont pu avoir sur la formation de Guénon. Il soutient tout au long de son livre l'idée de la Mission Providentielle, mission non–humaine de Guénon. Dans une telle hypothèse les lectures faites par Guénon n'auraient eu pour effet que de le tenir au courant de l'état actuel de la question, mais non pas de lui avoir appris, positivement, quoi que ce soit.

LE PERIPLE DANS LES SECTES EUROPEENNES

Bien que très porté sur le travail solitaire, et nous avons vu quelles étaient ses quatre principales sources d'inspiration livresque, René Guénon ne dédaignait pas les contacts personnels. Et à partir de 1907, il prit de nombreux contacts avec des organisations qui vont lui faire parcourir un périple très instructif.

Il reçut un jour dans son appartement parisien de l'Ile Saint Louis la visite de deux Messieurs venus le voir de la part d'"un groupe" assez restreint nommé : L'ECOLE HERMETIQUE. Il s'agit d'un groupe dirigé par le Docteur Philippe Encausse, dit Papus, qui l'avait fondé en 1888. En 1907, le Mouvement fonctionne donc depuis une vingtaine d'années. Les deux Messieurs sont Mrs PHANEG et BARLET, le principal étant PHANEG avec lequel Guénon va rester lié pendant une longue période.

Cette Ecole Hermétique est un groupe d'études ésotériques qui a pris la forme d'une Petite Université Libre dont le siège est situé au 13 de la rue Séguier à Paris et où des cours sont donnés par Papus, par Barlet, par Phaneg et par Yvon Leloup (dit Sédir) qui s'occupe surtout du sens caché des Ecritures.

Mais surtout cette Ecole Hermétique est l'"anti–chambre" d'un ordre plus discret qui se donne le nom d'"ORDRE MARTINISTE" et qui se dit le successeur régulier de l'ORDRE des ELUS COHENS, fondé au XVIIIème siècle par Martinez Pasqually. René Guénon ne tarda pas à entrer dans cet Ordre Martiniste où il reçut le premier, puis le second et le troisième degré devenant ainsi "SUPERIEUR INCONNU".

Sur cette lancée Guénon, qui est aussi avide de connaître que très apte à assimiler, se fait recevoir encore dans deux loges maçonniques qu'il sait être en relation d'amitié avec l'Ordre Martiniste de Papus. Ces deux loges sont : 1) la "Loge Symbolique" "Humanidad" du Rite National Espagnol". 2) "Le Chapitre et Temple INRI" du rite originel Swedenborgien. C'est dans ce chapitre swedenborgien qu'il reçut le Cordon Noir de "Chevalier Kadosch" (le mot Kadosch signifiant Saint).

A la même époque il commença à collaborer à la revue "Le Voile d'Isis". Il prit peu à peu de plus en plus d'importance au sein de sa rédaction et il lui resta extrêmement fidèle : on peut même dire que c'est lui qui en fixa la ligne doctrinale et il continua à lui envoyer des articles quand il résida en Egypte. C'est cette revue qui changea de nom en 1933 pour devenir "Les Etudes Traditionnelles".

Or ce fut précisément cette revue "Le Voile d'Isis" qui fut chargée en 1908 de la partie administrative du "Congrès Maçonnique et spiritualiste" organisé à Paris à la "Salle des Sociétés Savantes". René Guénon fut tout naturellement désigné comme "Secrétaire du Congrès", et il siègea au Bureau. C'est ainsi qu'on le vit sur l'estrade décoré de son Cordon de Soie Noire de Chevalier Kadosch.

Mais ce Congrès fut pour Guénon l'occasion d'un tournant important, disons même déterminant, à la suite d'un événement imprévu. Certains conférenciers tinrent au sujet de l'"IDENTITE SPIRITUELLE", c'est–à–dire sur un point de la mystique initiatique particulièrement délicat et important, des raisonnements qui lui déplurent fort. Sans que l'on puisse connaître le détail de la querelle on sait qu'il quitta le Congrès très mécontent et qu'il commença dès lors à manifester son désaccord quant à l'ORIENTATION RATIONALISTE DE LA F.M. ACTUELLE.

Ce désaccord est resté depuis l'un des éléments fondamentaux de la Doctrine et de la Stratégie Guénonienne. La BIFURCATION "paramaçonnique" de Guénon que nous allons constater par la suite date de ce jour–là.

C'est à ce Congrès de 1908 que Guénon rencontra un autre personnage important du monde ésotérique : FABRE DES ESSARTS, qu'il ne faut pas confondre avec Fabre d'Olivet, et qui était beaucoup plus connu sous son pseudonyme de SYNESIUS. Il était patriarche de l'Eglise Gnostique.

Guénon demanda évidemment au Patriarche Synesius d'être admis dans cette Eglise, ce qui fut fait ; il devint même l'année suivant, en 1909, évêque gnostique sous le nom de Palingenius (du gréco–latin "Palingenius", né de nouveau, ou re–né). C'est désormais sous ce pseudonyme de Palingénius qu'il écrira entre 1909 et 1912 un grand nombre d'articles dans la revue "La Gnose".

Si nous résumons la situation, nous constatons qu'entre 1906 et 1909, soit entre sa vingtième et sa vingt-troisième année, Guénon a avancé à pas de géant dans la carrière maçonnique et ésotérique : auditeur à l'Ecole Hermétique de Papus, membre de l'Ordre Martiniste avec le grade de Supérieur inconnu, affilié à la loge Humanidad, membre du Chapitre swedenborgien INRI avec la grade de Chevalier KADOSCH, rédacteur de la revue "Le Voile d'Isis, évêque gnostique sous le pseudonyme de Palingenius, rédacteur à la revue "La Gnose".

Il reste que l'on peut se demander s'il se trouvait à l'aise dans ces différents groupements et la réponse serait qu'il était à moitié satisfait, pour les raisons suivantes. Il constate que toutes les doctrines qu'il entend exposer sont dissemblables au point qu'il est impossible de les coordonner pour en faire un édifice unique et stable, selon l'ambition commune de tous ces milieux.

Son premier reproche est donc celui-là ; on lui présente des doctrines spiritualistes dissemblables et inaptes à constituer un corps de doctrine cohérent. Mais il leur fait aussi un second reproche beaucoup plus grave, plus profond, et c'est là sans doute le coup de génie qui lui a permis de devenir le vrai maître de la subversion spiritualiste moderne pour cette seconde partie du 20ème siècle.

Il leur dit : "*C'est l'esprit scientifique que vous appliquez aux phénomènes spirituels. Vous êtes des Observateurs de phénomènes, et vous leur appliquez la méthode expérimentale*".

Bien sûr, il a constaté chez ses amis de l'Ecole Hermétique, de l'Ordre Martiniste, etc, le souci de redonner "aux forces de l'Esprit", leur primat, le souci de rompre avec le rationalisme de l'époque anticléricale. Mais il constate aussi que ce spiritualisme est encore expérimental, scientifique, empirique, "phénoménal" : ces Messieurs recherchent "des pouvoirs". Or il a, lui, l'intuition que cette science des "forces spirituelles" qui est de l'ordre religieux, ne doit pas partir en bas pour s'élever ensuite par induction jusqu'à des lois.

Il a l'intuition qu'il existe une très ancienne science spirituelle, riche de postulats à priori, une Tradition archaïque, immuable, infaillible, que l'on a oubliée et qu'il faut restaurer.

On peut dire que la réaction de Guénon en face du spiritualisme qui était en usage à ce moment-là en France, marque l'entrée en jeu d'une mentalité, et d'habitudes d'esprit nouvelles et authentiquement originales.

Voilà donc René Guénon en divergence et en discussion avec les organisations dont il fait partie et en particulier avec le personnage majestueux et haut en couleur de Papus. Il jugea le moment venu de regrouper autour de lui les individualités assez libres d'esprit pour comprendre sa nouvelle position, à la fois spiritualiste, traditionnelle, métaphysique, contemplative et intuitive.

Pour faire ce choix d'individualités il va puiser surtout dans le personnel de l'Ecole Hermétique et dans l'Ordre Martiniste. L'affaire était en préparation lorsque, au début de 1908, plusieurs des personnages intéressants et déjà pressentis, se trouvèrent réunis dans une chambre d'hôtel au 17 de la rue des Canettes, près de St Sulpice, pour en discuter. Or voilà qu'étant rassemblés et cogitant, ils reçurent certaines "Communications en Ecriture Directe", c'est-à-dire que l'un d'eux se mit à écrire en écriture automatique sous l'impulsion d'une "Entité". Et cette Entité qui se manifestait ainsi enjoignit aux assistants de fonder un nouvel ordre, l'Ordre du Temple dont elle désignait nommément René Guénon comme devant être le chef et le Maître. Il faut noter, détail important, que Guénon n'assistait pas à cette réunion.

La réaction de Guénon devant cette proposition, qui lui fut aussitôt rapportée, est tout-à-fait caractéristique de sa manière et même de sa doctrine en formation. Il accueillit cette proposition avec doute, mais il ne sut pas préciser s'il soupçonnait les assistants d'avoir été victimes de leur subconscient et de leur métaphychisme, ou bien si l'entité appartenait à ce qu'il nommera plus tard les "Forces Intermédiaires".

Toujours est-il qu'il refusa d'obéir à la suggestion de l'Entité de la rue des Canettes, et qu'il ne voulut pas prendre la tête de cet Ordre en formation dans les conditions proposées. De fait l'"Ordre du Temple" n'eut qu'une existence éphémère, suffisamment longue néanmoins pour brouiller Guénon avec Papus, fort mécontent qu'on lui souleva ses adhérents ; il s'en suivit une véritable rupture entre Guénon et la plupart des organisations qu'il avait jusque-là fréquentées.

Seule la revue "Le Voile d'Isis" fit exception à cette rupture générale et c'est grâce aux articles qu'il y écrivit désormais régulièrement que Guénon adhéra à une troisième loge, le loge Thébah, qui relevait de la Grande Loge de France. Sans doute avait-il besoin de cette nouvelle expérience, son opinion sur la F.M. n'étant pas encore définitivement formée, car c'est là, à la loge Thébah, que son jugement sur la véritable

valeur initiatique de la F.M. va prendre sa forme définitive. C'est dans cette loge qu'il prononça en 1913 une conférence sur le sujet : "L'Enseignement initiatique", dont il reprendra la substance ensuite dans plusieurs numéros de la revue "Le Voile d'Isis".

Pendant la guerre de 14–18 la loge Thébah fut mise en sommeil et, lorsque après la guerre elle fut réanimée, Guénon absorbé par la rédaction de ses livres ne la fréquenta plus, tout en y conservant des relations personnelles.

L'idée de réunir autour de lui un équipe d'amis fidèles et de collaborateurs, le poursuit toujours ; l'essai infructueux de "l'Ordre du Temple" qu'il faudrait d'ailleurs pouvoir analyser, ne l'a pas découragé. Et il franchit une nouvelle étape avec la fondation de la Revue "La Gnose", organe officiel de l'Eglise Gnostique Universelle.

Cette revue parut de 1909 à 1912, et c'est René Guénon qui en fut de loin le principal rédacteur ; c'est là qu'il va mettre au point sous forme d'articles séparés quelques–uns des éléments de sa future doctrine – car à cette date il n'a pas encore publié de livre, le premier sortant seulement en 1921.

On ne peut pas terminer ce panorama des revues auxquelles collaborait alors Guénon sans parler de la plus curieuse d'entre elles, la revue "La France anti–maçonnique" dirigé par Clarin de la Rive. Hé ! oui, Guénon–Palingenius, musulman, membre de trois loges, évêque de l'Eglise gnostique, ancien membre de l'Ecole Hermétique, rédacteur au Voile d'Isis, à la "Gnose" et d'autres, collaborait à la France Antimaçonnique et sous un pseudonyme qui aurait du attirer l'attention, puisqu'il signait "Le Sphinx" !

De juillet 1913 à juillet 1914, il y publia une série d'articles sur la F.M. où il développait ses thèmes familiers.

Quel est donc ce Clarin de la Rive ? Il est de ceux qui ont poussé Léo Taxil à faire ses fameux aveux. Quant on voit l'orientation de sa revue soit–disant antimaçonnique, on est en droit de se demander de quel bois il se chauffait.

SA POSITION A L'EGARD DE LA F.M.

Cette aventure nous ramène à la nouvelle position de Guénon concernant la Franc–Maçonnerie, car s'il a pu tromper autant de gens à cette époque et par la suite c'est parce que sa pensée était suffisamment originale pour être mal comprise, chacun lisant à travers ses propres lunettes ce qu'il désirait y lire, certains anti–maçons les premiers.

Avant de nous tourner vers les influences orientales qui se sont finalement imposées à Guénon, nous examinerons donc son opinion sur la F.M. telle que nous la trouvons formulée dans un article des "Etudes Traditionnelles (nouveau nom de la revue " Voile d'Isis après 1935) – Dans cet article paru longtemps après la guerre de 14–18, en juin 1937, Guénon développe les grandes lignes de sa conférence de 1913 à la loge Thébah.

Cette opinion peut se résumer en deux propositions :

1 – Il estime que la F.M. transmet une initiation authentique quant à la régularité de la "chaîne" dont elle a la succession.

2 – Mais il estime aussi que la F.M. a été le théâtre d'une dégénérescence dans l'ordre doctrinal, cette dégénérescence doctrinale a coïncidé avec la transformation de la Maçonnerie OPERATIVE, c'est–àdire celle qui réunissait de véritables Architectes de métier au MoyenAge, en Maçonnerie SPECULATIVE, c'est–à–dire celle qui a réunit non plus des architectes mais des Idéologues.

A l'issue de cette période de transformation, qui débute avec l'Humanisme et qui se termine en 1717 avec les "Constitutions d'Anderson", la F.M. avait adopté la PHILOSOPHIE MODERNE et abandonné, sinon la lettre, du moins l'esprit de la TRADITION.

Néanmoins René Guénon estime que l'incompréhension métaphysique des "Maçons spéculatifs modernes" n'altère pas la valeur propre des Rites dont la F.M. est encore DEPOSITAIRE ; il affirme que la Filiation Initiatique n'est pas interrompue, et que par conséquent l'INITIATION MACONNIQUE est toujours valable et transmet authentiquement l'INFLUENCE SPIRITUELLE désirable.

Nous venons de dire que la Dégénérescence Doctrinale de F.M. s'est produite pendant la période écoulée entre la Renaissance et les Constitutions d'Anderson. Telle est du moins la première opinion de Guénon, celle qu'il exprime dans sa fameuse conférence à la Loge Thébah en 1913 et qu'il a publié en 1937.

Cette opinion révélait déjà chez lui une tournure d'esprit Pré–Humaniste, anti–humaniste, pour tout dire Moyenâgeuse et contemplative. Or cette tournure d'esprit pré–humaniste il l'a encore accentuée beaucoup plus tard dans son livre "Aperçus sur l'Initiation", paru en 1945, en déclarant qu'à son avis la Dégénérescence Doctrinale, c'est–à–dire la perte de

l'ésotérisme traditionnel, remontait à une date plus ancienne et qu'il fallait la placer au XIVème siècle, à l'époque où les authentiques Rose–Croix quittèrent l'Europe, écoeurés par le rationalisme envahissant, pour se réfugier en Orient.

Cette affirmation de Guénon qui n'est étayée par aucune preuve est intéressante en ce qu'elle dénote une tournure d'esprit foncièrement pré–humaniste et montre que l'auteur n'hésitait pas à envisager un rebrassage fondamental de la pensée occidentale et à préconiser de renouer avec la mentalité du Moyen–Age.

L'épisode de la loge Thébah a donc été une expérience complémentaire et décisive. Il rompt avec la Mentalité de PROGRES pour se tourner vers une religiosité d'un style nettement rétrograde, d'un style contemplatif.

Naturellement, en manifestant ses désillusions et ses critiques à l'issue de ses "Expériences Maçonniques", Guénon s'est attiré quelques animosités personnelles. Mais la F.M. ne lui a jamais manifesté d'hostilité systématique, et cette absence d'hostilité est compréhensible quand on prend bien conscience de ce que Guénon maintenait tout de même, malgré ses critiques "doctrinales", l'essentiel, à savoir la régularité et l'authenticité de la transmission initiatique.

A l'issue de ce constat, on peut se demander, comme le fait l'un de ses biographes, Jean Robin, ce que Guénon était venu faire dans les Loges : y est–il venu pour s'instruire, ou pour inspecter ?

Jean Robin, un des plus enthousiastes disciples de Guénon, se pose la question et il y répond en disant que Guénon avait fréquenté les Sociétés Initiatiques Européennes pour les inspecter et y sonder la régularité et l'authenticité initiatique. Il ajoute que, en agissant ainsi, Guénon remplissait une "Fonction" mieux, une "Mission", et même une mission d'origine providentielle, actionné qu'il était par la Divinité...

LES INITIATIONS ORIENTALES

En plus des contacts qu'il prenait dans les milieux occultistes et maçonniques, René Guénon s'était mis, mais avec une discrétion étonnante, à se renseigner sur les "Doctrines Orientales".

Dans un premier temps il contacta des ORIENTALISTES EUROPEENS, et ensuite des ORIENTAUX AUTHENTIQUES.

Parmi les ORIENTALISTES EUROPEENS les deux principaux sont : Léon CHAMPRENAUD et Albert de POUVOURVILLE.

– Léon CHAMPRENAUD (1870–1925) – Maître de conférences à l'Ecole Hermétique de Papus quand Guénon fit sa connaissance, il était également rédacteur à une revue intitulée "L'Initiation" et enfin secrétaire–adjoint de l'Ordre Martiniste. Mais le plus important est que Champrenaud s'écarta progressivement de l'occultisme de Papus qui lui semblait s'engager dans une impasse et il se tourna vers les DOCTRINE ORIENTALES.

Champrenaud écrivit alors un ouvrage : "Matgioï et les Sociétés Chinoises", suivi d'un résumé sur la Métaphysique Taoïste. Mais c'est finalement vers l'Islam qu'il se dirigea et il finit par entrer dans cette religion sous le nom de ABDUL–HAQQ, nom qui signifie : serviteur de la Vérité.

– Albert de POUVOURVILLE (1862–1939) – Officier puis Administrateur au Tonkin – De belle prestance et de comportement autoritaire, il quitta le Tonkin pour passer en Chine méridionale et se mit à fréquenter deux initiés chinois : Tong–Sang N'Guyen et Duc–Luat, personnages importants du Taoïsme. Tant et si bien qu'il reçut l'initiation Taoïste sous le nom de MATGIOI nom qui signifie "Oeil duJour". Revenu en France, Albert de Pouvourville entra dans le mouvement occultiste où il fit la connaissance de Champrenaud. Il écrivit alors sous le nom de Matgioï deux ouvrages : "La voie Métaphysique" et "La Voie Rationnelle", qui firent sur René Guénon la plus profonde impression (d'où les réminiscences constantes que l'on trouve dans ses propres livres).

Durant sa formation Guénon se trouvait donc en relations permanentes avec le musulman Abdul–Haqq (Léon Champrenaud) et le Taoïste Matgioï (Albert de Pouvourville).

Mais Champrenaud et Pouvourville n'étaient encore que des ORIENTALISTES EUROPEENS. La curiosité de Guénon ne fut satisfaire que quand il eut pris contact avec de véritables ORIENTAUX. Tous les biographes sont catégoriques sur ce point, en ce qui concerne la réalité de ces contacts orientaux, mais ils sont très mystérieux quand il s'agit de donner des précisions.

Ce qui est certain c'est que Guénon apprit le Sanscrit et l'Arabe auprès d'Orientaux habitant Paris, de même qu'il se fit instruire dans les Trois Religions, Hindouiste, Taoïste et Islamique, par des "Maîtres" des pays correspondants et pratiquant effectivement ces Religions, mais habitant à Paris.

Pour l'Hindouisme il eut un ou plutôt plusieurs maîtres Hindous et en reçut une initiation élevée. C'est même cette initiation (aux dires de Paul Chacornac) qui laissa en lui les traces les plus profondes et qui détermina le PLAN de tout son système, de toute sa construction doctrinale.

Pour le Taoïsme, déjà bien instruit par Matgioï (Pouvourville) sur le plan théorique, Guénon reçut aussi l'enseignement pratique d'un maître chinois résidant à Paris ; y eut-il là aussi une nouvelle initiation ? Ses biographes ne sont pas très clairs sur ce point.

Pour l'Islam, plus exactement pour le Soufisme qui est l'ésotérisme islamique, l'initiation de Guénon est plus curieuse, car elle fut réalisée par un peintre suédois ; lui-même devenu musulman à l'issu d'un périple peu ordinaire qui vaut la peine d'être relaté.

Le peintre John Gustaf AGUELI était le fils d'un vétérinaire suédois ; ayant terminé ses études secondaires à Stockholm il se mit à peindre des paysages suédois, puis exposa à Paris en 1890 et se fit une petite notoriété sous le pseudonyme de Ivan Aguéli. Surtout il fréquente la "Société de Théosophie", les milieux anarchistes et la poétesse socialiste Marie Huot ; il est alors emprisonné pour avoir donné asile à une anarchiste recherchée par la police et passe ainsi quelques mois en prison ; il en profite pour travailler et grâce à un incroyable don des langues il apprend l'Hébreu, l'Arabe et la Malais ; il lit également la Bible, Fabre d'Olivet et Swedenborg.

A sa libération de prison il part pour l'Egypte où il réalise des croquis puis il revient à Paris et s'inscrit à "L'Ecole des Langues Orientales" pour y parfaire ses connaissances. En 1897 il devint musulman ; fut-ce à Paris ou en Suède ? On ne sait. Ses biographes avouent ne pas pouvoir éclaircir le mystère. Sa nouvelle religion ne l'empêcha pas d'étudier le Bouddhisme et d'aller aux Indes et à Ceylan. Au bout dequelques mois il revint en France et à Paris il fit la connaissance d'un médecin italien Enrico Insabato, animé du désir de rapprocher l'Orient et l'Occident ; tous deux partent pour l'Egypte en vue de travailler à la réalisation de ce vaste projet.

C'est lors de ce second voyage en Egypte que Aguéli rencontra et fréquenta un haut personnage de l'Islam, versé autant dans l'ordre Exotérique que dans l'ordre Esotérique, le Sheikh ELISH. Et ce grand personnage initia Aguéli, qui était musulman, au SOUFISME et il en fit même son représentant pour l'Europe sous le nom de ABDUL-Hâdi.

C'est donc en qualité de Musulman-soufiste que Abdul-Hâdi reprit le bateau pour la France : après Marseille et Genève il arriva à Paris où il fit la connaissance de Guénon et de sa revue "La Gnose". Nous sommes en 1910. Tout de suite une étroite collaboration commença et Aguéli écrivit dans "La Gnose".

Tel est donc le personnage qui va donner en 1912 l'initiation soufiste à René Guénon : il lui transmet la "Baraka" de la part de son Maître le Sheikh Helish d'Egypte et Guénon devint ainsi le Sheikh ABDEL WAHED YAHIA.

Beaucoup plus que son initiateur Abdul-Hâdi (Aguéli), Guénon prit son Islamisme au sérieux et, tout en vivant à Paris, il en fit selon l'expression de ses biographes "Sa Voie Personnelle" : l'Islam fut donc la religion exotérique qu'il décida de pratiquer de préférence à toutes celles qu'il avait connues antérieurement, et notamment au catholicisme.

On peut s'étonner de ce choix surtout quand on connaît le prestige dont l'hindouisme jouissait à ses yeux ; comment l'expliquer ? Peut-être par des considérations concrètes : en effet la pratique extérieure de l'observance hindouiste est matériellement compliquée et elle est normalement subordonnée à l'appartenance à une caste dans laquelle on ne peut entrer que par la naissance, ce qui n'était pas le cas de Guénon ; mais peut-être avait-il d'autres raisons plus profondes liées à la nature particulière de l'ésotérisme islamique...

Bref voici Guénon musulman en 1912, et c'est dans cette religion qu'il mourra au Caire en 1951. Notons en passant que cette année est aussi celle de son mariage à Blois avec Berthe Loury, mariage catholique nous l'avons vu. Guénon était-il musulman le 11 Juillet 1912 ? Nous n'en savons rien, et au reste cela n'a guère d'importance car un mois plus tôt ou plus tard son choix était fait in pectore. Ce qui est certain c'est qu'il ne révéla jamais sa nouvelle religion à sa femme, ce qui est vraiment le comble de l'ésotérisme et témoigne d'un don très poussé pour le camouflage.

Voilà donc Guénon marié, et en possession de son bagage doctrinal. Il a réalisé en peu de temps, cinq ou six ans à peine, un vaste périples à travers les Sociétés de Pensée et les Congrégations initiatiques dont il a pu soupesé la Régularité initiatique et la Dégénérescence doctrinale.

A-t-il été initialement impulsionné pour opérer une semblable inspection ? Sans doute pas, mais ce qui paraît certain c'est que, en fin de périple, il a été récupéré par des Hindouistes Orientaux "Conscients et Organisés", et désormais c'est l'hindouisme qui va

dominer dans son esprit, et ce sont toutes les habitudes mentales de l'hindouisme qu'il va répercuter dans son enseignement.

Quel est exactement le statut de cette Symbiose, quels sont les termes du contrat entre Guénon, les Hindouistes et l'Hindouisme ? Il est à ce jour impossible de le savoir ; mais le plus important pour nous, et cela est certain, est de savoir que dès ce moment-là, autour de 1910, Guénon se veut non pas seulement l'agent d'une liaison entre Orient et Occident, mais surtout l'agent d'une véritable pénétration de l'Occident par l'Orient : cette certitude éclate à chaque instant et à chaque ligne de ses divers ouvrages.

L'OEUVRE ECRITE DE RENE GUENON

Cette oeuvre se répartit sur plusieurs périodes qui marque une évolution dans la pensée et dans la production de Guénon : nous l'exposerons ici dans son ordre chronologique ;

La première période est celle des Articles publiés dans diverses revues comme "Le Voile d'Isis" devenue "Les Etudes Traditionnelles", et "La Gnose", et elle s'étend de 1907 à 1914. Là se trouve le stock qui sera utilisé plus tard soit par Guénon lui-même, soit par ses ouvrages posthumes.

La période parisienne comprend les années 1921 à 1929:

1921 "Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues" que nous avons déjà cité à plusieurs reprises et qui exprima la base du système.

1922 "Le Théosophisme", histoire d'une fausse religion, souligne les faiblesses de la première grande entreprise de pénétration orientale née en 1875 dans le milieu anglais hindouisant, la "Société Théosophique" de Mme Blavatsky.

1923 "L'Erreur Spirite", copieux livre avec beaucoup de documents ; l'auteur y fait le procès du Spiritisme avec une argumentation très voisine de celle qu'un catholique pourrait avoir : les spirites se mettent en rapport avec des INFLUENCES ERRANTEs, nous dirions nous "les démons". Néanmoins la différence des expressions est significative.

Il ne faut pas oublier que ces deux livres, "Le Théosophisme" et "L'Erreur Spirite" ont puissamment contribué à faire passer Guénon pour un homme d'ordre, un anti-subversif, un traditionaliste, un national : c'était là le début d'une longue erreur soigneusement entretenue par tous ceux qui ont intérêt à nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

1924 "Orient et Occident" : Il étudie les conditions d'un rapprochement possible et inéluctable entre l'Orient et l'Occident ; pour cela l'Occident doit abandonner les idéologies du XVIème siècle d'où sont venus tous les maux : rationalisme, technicité, Révolution. Bien plus il doit abandonner le "Préjugé classique", gréco-latin, et cette mentalité du légionnaire et du juriste romains qui a tout sclérosé.

Et il doit au contraire retrouver les traditions profondes sousjacentes au Christianisme et incluses dans l'Hindouisme ; il faut que l'Occident retrouve "les principes d'une métaphysique" authentique encore conservée en Orient.

1925 "L'homme et son devenir selon le Vedenta" : c'est le développement de "L'Introduction" et de "Orient et Occident".

1926 "L'Esotérisme de Dante" – Guénon n'est pas le seul à avoir écrit sur ce sujet, ni même le premier, car il y avait déjà eu un "Dante Hérétique". Guénon lui ne dit pas que Dante est hérétique, au contraire, et pour lui il est essentiel de faire remarquer que l'Esotérisme se superpose à la Religion sans s'y opposer. Et il félicite aussi Dante d'être Gibelin, c'est-à-dire partisan de l'Empereur contre le Pape. Il développera bientôt tout cela dans "Autorité spirituelle et Pouvoir Temporel".

1927 "le Roi du Monde" réédité en 1950, traite de la fameuse question de l'AGARTHA, "Centre Spirituel" où résiderait le ROI du MONDE. Guénon n'est pas le premier à parler de ces notions, et St Yves d'Alveydre dans sa "Mission de l'Inde" ainsi que Ossendowsky dans "Bêtes, hommes et Dieux" avaient déjà traité la question.

Guénon en parle finalement en termes généraux assez vagues : théorie des "Centres Spirituels", des "Centres Majeurs", Agartha, Thibet. Il semble néanmoins que cette divulgation entraîna un désaccord entre Guénon et ses informateurs hindous, et un arrêt de leurs rapports.

1927 "La Crise du Monde Moderne" reprend les thèmes de "Orient et Occident". Il expose d'abord la Théorie hindoue des "Cycles Cosmiques" et il estime que notre époque peut être identifiée à la "dernière période du cycle KALI-YUGA" (Age Sombre) ; nous sommes donc à la fin de l'un des grands cycles qui régissent le développement de l'humanité.

Puis il analyse les caractéristiques de la Civilisation Moderne ; priorité de l'action sur la connaissance, "erreur profane" qui laïcise la Science et la dévie en Technique.

Il indique enfin le remède à ce mal : constituer une ELITE OCCIDENTALE ayant retrouvé le sens

profond de la Tradition ; il ne s'agirait pas d'orientaliser l'Occident, mais de provoquer le "Réveil spontané de ses possibilités latentes". Comme on le voit les termes choisis sont suffisamment généraux pour être susceptibles de plusieurs interprétations et donc tromper ceux qui doivent l'être.

Car Guénon ajoute que l'Eglise Catholique est une des Organisations Traditionnelles qui subsiste en Occident et qu'il suffirait de rendre à la doctrine de l'Eglise le sens profond et caché qu'elle contient en elle-même mais qu'elle a négligé depuis le XVIème siècle. Ce travail d'approfondissement lui permettrait en outre de reprendre conscience de son unité avec "les autres formes traditionnelles".

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir pointer à l'horizon l'Oecuménisme, non par syncrétisme mais par pluralité. Néanmoins ce livre "La Crise du Monde Moderne" acheva de faire passer Guénon pour l'un des maîtres à penser de la Réaction Nationale : on n'alla pas chercher plus loin que la critique du monde moderne, et l'on vit Léon Daudet, Jacques Bainville et Gonzague Truc en faire l'éloge dans les milieux de l'Action Française.

On aurait pourtant bien du voir aussi le piège destiné à nous dévier vers la Tradition païenne, sous couleur de nous faire retrouver un prétendu TRE-FOND de la tradition chrétienne. Les seuls à ne pas être dupes furent le journal "Gringoire" et surtout la Revue Internationale des Sociétés Secrètes (RISS) avec Charles Nicoulaud.

1929 "Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel" – Inspiré par la condamnation de l'Action Française par Rome le 20 décembre 1926, il forme un tout avec les ouvrages précédents. La thèse de l'ouvrage est qu'enOccident et dans l'Eglise ces deux puissances sont séparées, tandis qu'en Orient la tendance est à la sacralisation du Temporel.

Au début de l'année 1930, René Guénon s'installa au Caire pour ne plus revenir en Europe et son islamisation peut se révéler au grand jour ; néanmoins la série de livres qu'il produit alors ne traite pas de l'Islam, mais de l'ésotérisme chrétien et de l'hindouisme.

1931 "Le Symbolisme de la Croix", composé au Caire, mais édité en France est en fait le développement d'un article publié en 1911 dans la revue "La Gnose". L'ouvrage est dédicacé en pleine première page à : "A la Mémoire vénérée de ES–SEEIKH–ABDER–RAHMAN ELISH EL–KEBIR (le serviteur du Dieu Grand) à qui est due la première idée de ce livre. Merc EL QAHIRAH 1329–1349 H.".

Voilà donc le "Symbolisme de la Croix" placé sous l'égide du Croissant, or croissant peut s'interpréter comme : Sans Croix.. Le symbolisme catholique de la Croix est partout classique et clair : la branche verticale signifiant la paternité divine de NSJC de haut en bas, du ciel vers la terre, tandis que la branche horizontale représente la fraternité humaine de NSJC, l'assemblage, la croisée étant l'union hypostatique. Par ailleurs la partie visible de la croix est l'Eglise et reproduit la forme du corps physique de NSJC, elle en est l'ombre portée, le Corps Mystique, tandis que la partie cachée qui est en terre est l'Eglise des nonbaptisés qui seront sauvés par le "baptème de désir".

1932 "Les états multiples de l'Etre" – Ce livre forme un ensemble avec deux autres livres parus précédemment : "l'Homme et sa destinée selon le Vedenta" et "Le Symbolisme de la Croix". Guénon nous y explique que la Tradition Hindoue à laquelle il se réfère sans cesse, et toujours avec beaucoup de flou, est formulée par quatre recueils fondamentaux, les Védas, dont l'origine serait supra–individuelle et non–humaine.

1945 "Le règne de la Quantité" – C'est la suite de "La crise du Monde Moderne", caractérisé par une critique de la civilisation technicienne ; cet ouvrage a confirmé Guénon dans sa situation de doctrinaire de la Réaction.

1945 "Aperçus sur l'Initiation" – où il expose les moyens de passer de la connaissance théorique, livresque, à ce qu'il nomme la REALISATION SPIRITUELLE. Il dit que l'INITIATION est la transmission d'une Influence spirituelle. L'initié se trouve ainsi dans un état édénique ; puis il peut s'élever aux états supérieurs de l'Etre et aboutir à un état appelé indifféremment Délivrance ou Identité Suprême. Il renouvelle son affirmation selon laquelle la F.M. est la seule organisation occidentale qui ait une origine TRADITIONNELLE authentique, mais il ne faut pas oublier qu'il dit aussi cela de l'Eglise Catholique.

1945 "Les Principes du Calcul Infinitésimal" – C'est un sujet qui lui est cher depuis longtemps et où il revient sur la distinction entre l'Infini et l'Indéfini.

1946 "La Grande Triade" est son dernier livre – Il s'y réfère à la Tradition Chinoise, par réminiscence du Taoïsme auquel il a été initié. La Grande Triade, Ciel, Homme, Terre, est une cosmologie ternaire. C'est aussi le nom d'une très grande secte chinoise, comparable à la F.M. en Europe.

A cette liste il faut ajouter deux ouvrages posthumes :

1952 "Initiation et Réalisation Spirituelle" – qui résume des articles parus dans les "Etudes Traditionnel-

les" et qui est la suite de son ouvrage "Aperçus sur l'Initiation".

1954 "Aperçus sur l'ésotérisme chrétien" – C'est également un recueil d'articles parus dans la même revue, et il constitue la suite de "l'Esotérisme de Dante".

STRATEGIE ET TACTIQUE GUENONIENNES

Entre 1910 et 1920 Guénon a lentement mûri sa pensée et il est devenu un véritable chef d'école.

Il a passé une rapide inspection des "congrégations initiatiques" et il a distingué l'Initiation régulière, avec laquelle il accepte de collaborer moyennant de fortes réserves sur le plan doctrinal, des Pseudo et des Contre–Initiations.

Il a pris contact avec des Orientaux, s'est converti à l'Islam et s'est instruit dans les ésotérismes hindous et chinois.

Il a, d'autre part, déblayé le terrain de deux idéologies de type orientaliste qui gênaient la propagation de l'Orientalisme Authentique.

Il a ensuite instruit ses disciples, et il nous resterait à étudier sa doctrine telle qu'elle ressort de ses nombreux ouvrages. Mais auparavant il convient de prendre contact avec la stratégie et la tactique guénoniennes, car cela est indispensable pour bien saisir le développement de la doctrine.

Cette Stratégie et cette tactique se dégagent de deux sources, les livres et les faits, chaque source ayant ses limites et son intérêt propres : sans coïncider exactement elles se recouvrent pourtant en large part, de sorte qu'en les conjuguant on arrive à voire suffisamment clair dans les intentions guénoniennes.

STRATEGIE

La STRATEGIE guénonienne est amplement développée dans son premier grand ouvrage, "L'Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues", paru en 1921.

Dans cet ouvrage Guénon préconise la formation d'une ELITE OCCIDENTALE qui s'instruirait dans les disciples de la TRADITION ORIENTALE. En vue de quoi ?

En vue de préparer le RETOUR DE L'OCCIDENT VERS L'ORIENT, retour qui ne peut pas manquer de se produire un jour. Dans quelles conditions peut–on imaginer que ce retour de l'Occident vers l'Orient se produise ? Guénon fait trois hypothèses.

1ère Hypothèse : Effondrement de l'Occident par excès de matérialisme. Il dit qu'il y a, au cours de l'Histoire, des civilisations brillantes qui ont disparu. L'hypothèse d'un effondrement ne serait donc pas à écarter. Il voit la Barbarie s'installer en Occident, mais il ne dit paspar quel mécanisme, excès d'autorité ou anarchie. Dans cette hypothèse le Mal ne relèverait plus d'aucune thérapeutique.

2ème Hypothèse : les Orientaux envahissent l'Occident pour le sauver de la décadence. Singulière hypothèse sur le plan historique et politique, que l'on imagine difficilement, mais qu'il faut admettre en théorie pour suivre l'auteur. Dans cette hypothèse Guénon songe à amortir le Choc psychologique que représenterait cette invasion de l'Occident par des Orientaux, et pour cela il envisage et préconise, dès aujourd'hui et en prévision, la constitution d'un Noyau Intellectuel, d'une Elite spirituelle, "imprimant une direction qui n'aurait d'ailleurs nullement besoin d'être consciente pour la masse" (Introduction Etude Doct. Hindoues).

Ce sera donc une ELITE ESOTERIQUE, cachée, se livrant à une action COUVERTE, discrète, secrète dans le but de faire accepter aux Occidentaux l'Hégémonie Spirituelle des Congrégations initiatiques Orientales quand viendra le moment de l'invasion.

3ème Hypothèse : L'Occident organise spontanément son retour à la Tradition Orientale, retour qui est fatal. Dans ce cas il faut aussi une Elite Spirituelle, un noyau intellectuel, pour préparer, promouvoir, faciliter cette Orientalisation de l'Occident.

Ecoutons seulement Guénon nous dire comment il voit la chose :

"*Le Moyen–Age nous offre l'exemple d'un développement traditionnel proprement Occidental. S'il y a une Tradition Occidentale c'est là qu'elle se trouve ; cette Tradition était alors conçue en mode religieux, mais nous ne voyons pas que l'Occident soit apte à la recevoir autrement, aujourd'hui moins que jamais. Il suffirait que quelques esprits seulement eussent conscience de l'UNITE ESSENTIELLE de toutes les Doctrines Traditionnelles dans leur Principe*". (Introduction Doct. Hindoues – p. 338)

En clair cela veut dire : une Elite qui reprenne le CHRISTIANISME MEDIEVAL et qui le triture jusqu'à lui faire exprimer sa quintessence symbolique,

ésotérique, métaphysique, orientale. Car il ne s'agit pas pour Guénon de se lancer dans une Restauration religieuse pure et simple ; en effet "*C'est de METAPHYSIQUE qu'il s'agit essentiellement. Pour l'ELITE dont nous avons parlé, la Tradition n'a pas été conçue sur le mode spécifiquement religieux. Ce qui doit jouer le premier rôle, c'est la compréhension des questions de principe. Et cette compréhension implique l'assimilation des modes essentiels de la pensée orientale ; ce dont il s'agit peut être pressenti déjà par le peu que nous avons dit au sujet de la Réalisation Métaphysique. Mais nous avons indiqué en même temps les raisons pour lesquelles il ne nous était pas possible d'y insister davantage. C'est là qu'il faut toujours se souvenir que suivant la formule extrême–orientale "celui qui sait DIX ne doit entendre que NEUF"*. (Introduction Doct. Hindoues – p. 342).

Tel sera donc, dans l'hypothèse où l'Occident déciderait d'organiser spontanément son Retour à la Tradition Orientale, le Travail de l'Elite guénonienne.

Il convient enfin de se demander pourquoi Guénon cherche à rapprocher ainsi l'Orient et l'Occident ? Lui–même nous en donne deux raisons ; d'abord pour le bénéfice réciproque de l'Orient et del'Occident, mais aussi "pour certaines autres raisons qu'il ne nous est pas possible d'aborder et qui tiennent surtout au sens profond de ces lois cycliques dont nous nous sommes bornés à mentionner l'existence". (Intr. Doct. Hindoues – p. 341).

Dans son ouvrage "Introduction générale à l'étude des doctrines Hindoues" Guénon nous renseigne ainsi sur sa stratégie doctrinale ; son oeuvre doctrinale est dictée par l'idée de réaliser la symbiose "Orient–Occident", mais naturellement au profit d'une DIRECTION ORIENTALE qui s'impose pour deux raisons : d'abord du fait de la supériorité des méthodes orientales de méditation, notamment de la supériorité de la Voie Métaphysique sur la Voie Mystique, ensuite du fait de la plus grande fidélité de l'Orient à la "Grande Tradition Primordiale".

TACTIQUE

La TACTIQUE, les méandres de la pensée et de l'action pour réaliser l'idée stratégique, sont moins évidents au premier abord, mais au premier abord seulement : pour celui qu'une certaine pratique a rendu familier de l'histoire guénonienne la ligne suivie est au contraire très certaine, et si elle n'est pas simple, elle est complexe comme la vie, néanmoins sa direction est unique et assurée.

Au–delà des livres, dont nous avons fait le compte dans un chapitre précédent, c'est dans l'action guénonienne que nous allons chercher désormais cette direction.

Au préalable, il faudrait pouvoir établir un point des plus controversés, celui de l'inspiration de René Guénon : c'est là une tâche difficile sur laquelle les disciples eux–mêmes sont en désaccord.

Deux thèses sont en présence :

– Ou bien Guénon a été formé par des initiateurs orientaux qui lui ont tout appris, et dans ce cas son oeuvre n'aurait été qu'une transmission adaptée.

– ou bien, par un travail personnel acharné, il aurait réalisé une compilation magistrale qu'il aurait essayé d'imposer à l'esprit de ses contemporains comme une doctrine à la fois antique et originale.

L'examen de cette question à lui seul demanderait un bulletin entier, et il est trop tôt pour que nous nous y engagions, ce qui ne signifie nullement que nous n'ayons pas d'opinion sur ce point.

Toujours est–il que le développement de l'action guénonienne manifeste une évolution évidente, une évolution en dents de scie, avec des avancées et des retours en arrière. Simple apparence, ou réalité ? Il ne nous appartient pas d'en décider ici et nous nous en tiendrons à la seule "manifestation".

Ce constat d'évolution n'est d'ailleurs pas une critique stérile et il souligne le pragmatisme qui permettait à Guénon de frayer avec les milieux les plus divers, voir les plus opposés. Bien sûr, il fallait pour y réussir une certaine dose de duplicité, mais tout ésotériste en est, par définition, largement pourvu : en effet lerelativisme inhérent à l'ésotérisme ramène toutes les positions à l'unité et fonde en quelque sorte cette duplicité à usage externe.

Pour simplifier les choses on peut distinguer quelques étages, plus ou moins chronologiques, dans cette évolution.

* La première est celle de ses années de formation, en gros jusqu'à la guerre de 1914, où on le voit se mêler aux milieux occultistes situés à la lisière de la Franc–Maçonnerie, puis entrer en loge. On peut dire qu'il parcourt tout l'éventail subversif, du spiritualisme au rationalisme, n'hésitant même pas à devenir évêque gnostique.

A ce stade déjà on distingue bien son regard cri-

tique et ses hésitations sur la meilleure voie, la plus efficace : lorsque ses amis, ses premiers disciples, voulurent fonder un nouvel Ordre du Temple censé faire la synthèse de tous les courants, il n'est pas très emballé, sentant bien que pareille initiative ne fera qu'ajouter un groupe de plus à la multitude de tous ceux qui sont apparus depuis trente ans.

Sans doute, et sur ce point il serait intéressant d'avoir son témoignage direct, a–t–il assez vite compris que ce milieu occultiste était, par nature, un monde marginal qui ne pourrait jamais faire tâche d'huile dans le grand public, d'autant plus qu'en ce temps là, il y a 70 ans, la déchristianisation n'était pas aussi visible que de nos jours.

* La deuxième étape: il est alors entré en rapport avec le milieu catholique et, non des moindres, celui des jeunes intellectuels de l'Institut catholique de Paris, avec Maritain, celui de la première période avant son ralliement à la Révolution : milieu du renouveau philosophique et plus largement du renouveau doctrinal.

On comprend que Guénon, avec ses thèses de critique du monde moderne et de référence constante à la Tradition ait pu faire illusion à des gens ignorant tout de ses sources, au point que certains de ces jeunes intellectuels catholiques ont eu beaucoup de mal à s'en défendre ; on peut même se demander si certains s'en sont jamais dépris..., mais de cela nous reparlerons plus tard.

* La troisième étape, qui se recoupe chronologiquement avec la précédente, est celle des rapports de Guénon avec les milieux antimaçonniques. Question difficile à traiter dès lors qu'on s'adresse à des lecteurs qui ne sont pas forcément éclairés sur ces matières.

Il suffit de dire que Guénon a su jouer très adroitement du double visage maçonnique, rationaliste et spiritualiste, et que dans ses rapports avec les anti–maçons du temps, il a constamment cherché à "noyer le poisson" en s'appuyant sur les divisions de ses interlocuteurs, divisions liées aux personnes et, plus profondément encore, aux doctrines.

Car parmi les anti–maçons de ce temps, l'opposition était nette entre ceux qui faisaient une critique purement rationaliste et politique de la F.M. et qui de ce fait se rendaient aveugles sur sa réalité profonde, et ceux qui, ayant une vision beaucoup plus large, savaient distinguer les divers visages de la Secte et les unir dans une même synthèse critique.

Là encore il s'en est fallu de peu que Guénon ne réussisse à se faire passer pour un anti–maçon véritable, et il semble bien que seule laguerre de 1914 l'ait empêché de devenir directeur de la revue "La France Antimaçonnique" ! Mais les analyses impitoyables de la RISS ont suffi à ouvrir les yeux de ceux qui le voulaient bien ; que certains aient pu être trompés est une autre affaire.

* Coupé des milieux intellectuels catholiques, grillé auprès des antimaçons véritables, Guénon avait porté également ses efforts dans une autre direction, celle d'un certain mysticisme chrétien.

Aussi scandaleuse qu'elle puisse paraître, on ne doit pas être trop surpris de cette manoeuvre, car la mystique, par nature, se prête à ces détournements ; c'est d'ailleurs pour cette raison que l'Eglise, mère prévoyante et expérimentée, a toujours été si prudente, disons même méfiante, à l'égard des manifestations mystiques.

En effet il s'est développé entre les deux guerres, toujours dans le cadre du renouveau catholique, toute une recherche mystique centrée autour du thème du Sacré–Coeur et très orientée sur le symbolisme. C'est ce qui permit à Guénon de s'y infiltrer au point de pouvoir publier de nombreux articles dans les revues de ce courant. La Hiérarchie dut d'ailleurs intervenir pour mettre un terme à ces initiatives très contestables.

* Lorsque, en 1930, Guénon décide de partir en Egypte et finalement d'y rester il a fait le tour des possibilités de diffusion de sa pensée, et il s'est rendu compte que, hors du milieu de ses disciples directs, il n'a pas pu pénétrer efficacement.

Tout en restant ouvert à d'autres voies éventuelles, il se décide alors à emprunter une voie plus directe, la sienne depuis vingt ans, celle de l'orientalisme pratique ; nous disons bien pratique, car sur le plan théorique il y a longtemps que cela était réalisé.

Il est intéressant de noter que ce n'est pas vers les mystiques extrêmes–orientales qu'il se tourne et qu'il oriente ses disciples, comme on aurait pu le penser puisqu'il enseignait publiquement le Védenta et les doctrines hindoues ; la voie mystique recommandée c'est l'Islam, luimême était d'ailleurs musulman depuis vingt ans et il partait s'établir dans un pays musulman au sein duquel il devait se fondre.

Un des ses disciples Fristschof Schuon, un jeune alsacien de 25 ans, partit en Algérie se faire initier dans une confrérie mystique musulmane, puis il revint fin 1933 et se mit à initier à son tour par délégation une

centaine d'autres guénoniens, fondant des filiales en diverses villes de France et de Suisse. De son propre aveu, Guénon voyait dans cette direction la meilleure formule, mais il entendait bien ne pas fermer d'autres voies.

C'est ainsi qu'un autre de ses disciples, Marcel Clavelle (Jean Réyor) s'attacha plutôt à fouiller dans la ligne de l'Esotérisme Chrétien, tentant même de revivifier une hypothétique Fraternité du Paraclet ; ce qui ne l'empêchait pas de se faire initier également à l'Islam ésotérique, sans trop y croire peut-être.

D'autre part les liens maçonniques n'étaient pas rompus, et dans le cadre du renouveau spiritualiste de la Franc-Maçonnerie de l'aprèsguerre, une loge spéciale "La Grande Triade", regroupant uniquement des guénoniens, fut créée en 1947 dans le Cadre de la Grande Loge de France,avec la bénédiction toute spéciale de Guénon lui-même ; cette organisation est encore à l'oeuvre actuellement...

Cette diversité, dont nous n'avons donné qu'une faible image, montre que, après le départ du Maître au Proche-Orient, les disciples ont exploré en parallèle diverses voies entre lesquelles ne manquaient pas de nombreux ponts.

Comment interpréter ce pluralisme ? De deux façons complémentaires.

1) Cette multiplicité des formes permet de satisfaire des tempéraments différents tout en assurant l'unité de fond, qu'il s'agisse de l'Islam mystique, du Christianisme ésotérique ou du Symbolisme maçonnique. Il est par exemple certain qu'un bon nombre des premiers initiés de Schuon n'ont pas pu supporter bien longtemps l'Islam et sont passés à d'autres voies ésotériques.

2) Ce pluralisme permet surtout de "travailler" des milieux divers, voir opposés, chacun pouvant pénétrer là où ses autres frères en guénonisme n'auraient pu le faire. C'est ainsi que Jean Réyor a pu pousser en milieu clérical ses recherches sur l'ésotérisme chrétien, démarche que nous retrouvons aujourd'hui avec l'abbé Stéphane et Jean Borella...

En effet il est certain que Guénon, et ses disciples après lui, n'ont jamais renoncé à leur triple entreprise : orientaliser l'Occident, revivifier la Franc-Maçonnerie et pervertir le Christianisme de l'intérieur sous couleur de spiritualisme, tout cela au nom et sous le couvert de la lutte contre le matérialisme et le rationalisme.

Comment ne pas voir que depuis quelques années, sous l'influence de nombreux facteurs et grâce à des complicités ecclésiastiques multiples, ils ont effectué beaucoup de chemin dans cette direction ? C'est ce qu'il nous restera à examiner dans les prochains numéros.

J.V. / P.R.

EUTHANASIE : La fin logique du Singe

LE DERNIER COMPLOT

Ce singe normalisé que les Grands Prêtres de la Science et du Progrès, dieux de la nouvelle religion totalitaire, fabriquent peu à peu, de manière douce et ludique, ressemble à l'Homo–Biologicus dont Jean Rostand avait prévu l'élaboration. Le biologiste, triste mais ironique, faisait parler cet artefact :

"J*e suis né d'une semence sélectionnée et irradiée par neutrons ; on a choisi mon sexe ; j'ai été porté par*

"*Délire de transformation de la nature, le système social fera de nous des êtres nouveaux, prêts à nous immoler dès lors que nous ne sommes plus utiles mais coûtons à la collectivité*", annonçait Mme Suzanne Labin, après la lecture du livre "L'Avenir de la Vie", oeuvre du très proche conseiller – ami de Mr. Mitterand, Jacques Attali.

L'INTERRUPTION VOLONTAIRE LA VIE

Comme l'avortement dit I.V.G. légalisé et remboursé, élimine la grossesse–accident du parcours sexuel, l'assassinat en douceur, dit I.V.G., fera digne

Ce pays m'ennuie ; ô Mort, appareillons !...

Jusque dans le suicide, l'initié possédé croit trouver le contraire de la mort. Il associe la mort à la vie, à un portique vers des cieux inconnus, à un soleil nouveau, à la liberté et à la joie. La confusion est totale. Satan le Trismégiste a tiré de ces "Fleurs du Mal" aux corolles vénéneuses, un parfum magique et funèbre, puis d'un souffle puissant il a poussé l'âme du poète vers les profondeurs chthoniennes où règne le Serpent.

BERGSON, "FLEUR DE GNOSE"

Un matin d'avril 1922, M. Firmin Nicolardot entrait par hasard dans une librairie d'occasion de Nice. Sa petite exploration allait prendre fin, quand il remarqua une brochure de philosophie intitulée : "L'Univers, sa force et sa vie". par un certain A. Laggrond, publié en 1884. Dans l'introduction, un ingénieur, Edouard Pellis, disait y présenter les réflexions d'un ami caché sous le pseudonyme de Laggrond, ami qu'il avait rencontré "*d'abord en Bohème, puis sur les chemins d'Egypte*".

Rentré chez lui, M. Nicolardot commença la lecture, puis soudain : "*Mais, c'est du Bergson !... Il me semble l'entendre encore !* "En effet, il retrouvait, à longueur de pages, les mêmes idées, presque les mêmes expressions, déjà bien connues du célèbre philosophe.

Que disait le petit livre ? "*Notre corps*,écrit Laggrond, *est la portion de l'Univers chargée de dégager les forces qui seules peuvent atteindre notre principe de sensibilité...*" Après avoir agi sur l'âme, la force peut donc rentrer dans le monde matériel, identique dans sa quantité... Mais nécessairement modifiée en quelque chose... Il existe donc une force unique qui agit sur les choses et sur le corps humain, passant d'un être à l'autre, animation universelle. On a reconnu la Grande Ame Universelle du Monde.

"*Ma raison*, écrit toujours Laggrond, *ce n'est pas moi, c'est un de mes organes, celui que j'ai chargé de s'acquitter de mes fonctions intellectuelles*", idée bien bergsonnienne, à laquelle il oppose "*cet être invisible qui s'affirme au fond de l'organisme humain et qui dit : moi". Son vrai nom, c'est l'esprit, le des Grecs". Il est le "vrai centre de l'Homme" par où "il se relie à l'éternel et à l'infini"*. Thème bien connu déjà des pythagoriciens et des Gnostiques.

L'auteur continue : "*Si notre principe de sensibilité est immortel, nous pouvons avoir déjà vécu une infinité d'existences et un autre infini nous attend... Les souvenirs que nous pouvons en avoir se bornent à notre collection de tableaux cérébraux. La métempsycose n'est point une idée incompatible avec l'état actuel de la science...*" L'auteur fait allusion à la réminiscence platonicienne et aux réincarnations. Il rejette avec horreur l'idée de "*la résurrection de notre corps matériel et terrestre*".

"*Il ne faut pas considérer notre intelligence comme la partie spirituelle et immortelle de notre individu. Tout raisonnement plonge sa dernière racine dans la pure sensibilité*". C'est le mépris bien connu des gnostiques pour l'usage naturel de notre raison.

M. Nicolardot, au cours de sa lecture avait pris bien soin de noter les similitudes de pensées, les identités dans l'expression entre ce petit ouvrage et l'oeuvre bien connue de Bergson. Il avait disposé sur deux colonnes les formules similaires ou identiques. Il en avait conclu que ce petit ouvrage était le premier livre de Bergson, publié sous un pseudonyme à 24 ans.

Mais voici que des recherches ultérieures l'amenèrent à Lausanne en Suisse, où il apprit que Laggrond était l'un des pseudonymes d'un pasteur vaudois, Auguste Glardon, écrivain abondant, édité en Suisse et qui était mort en 1922. Cet Auguste Glardon avait fait plusieurs séjours en Asie, dans les Indes. Il avait parcouru aussi l'Egypte à la recherche de son ancienne religion et avait étudié le bouddhisme avec son ami ingénieur, Edouard Pellis. De plus, il était franc–maçon enthousiaste, très anti–romain.

Nicolardot reprit alors son enquête sur de nouvelles bases, mais il ne pouvait détacher son esprit de l'idée que Bergson avait été inspiré dans sa jeunesse par Glardon. Il lui posa la question. Bergson déclara n'avoir jamais entendu parler de Laggrond. Or les deux noms, de Laggrond et de Bergson se rencontraient à l'époque, vers 1886 dans la "Revue de philosophie" et les emprunts de Bergson au petit livre sur "L'Univers" sont nombreux et incontestables.

M. Nicolardot compléta son étude en montrant les grandes affinités du Bergsonisme avec la Gnose orientale et le Bouddhisme. Bergson, lui–même, a reconnu dans "Les Deux Sources" cette inspiration. Il se réfère à Bouddha, à Plotin, à Jésus–Christ. Nous savons que "Les Ennéades" de Plotin furent un de ses livres de chevet.

D'ailleurs, il suffit d'énumérer les principales affirmations de Bergson à travers toute son oeuvre pour en reconnaître le caractère fondamentalement

gnostique. Dans les citations qui suivent, nous avons souligné les termes directement empruntés aux ouvrages des occultistes.

Tout le développement du monde est le résultat d'une chute : "*La nature tend à un but final, elle se compose d'une série de chutes, elle est un immense écroulement*". On sait que Bergson admirait dans l'oeuvre de Lucrèce, cette chute incessante des atomes et les "*grands écroulements*" d'univers. La genèse du monde est assimilée par Bergson à une sorte de dégradation de la divinité : "*Imaginons donc un récipient plein de vapeur à une haute tension... Ainsi d'un immense réservoir de vie doivent s'élancer sans cesse des jets, dont chacun retombant est un monde*".

"*Je vois dans l'évolution entière de la vie sur notre planète, une traversée de la matière par la conscience créatrice, un effort pour libérer, à force d'ingéniosité et d'invention, quelque chose qui reste emprisonné chez l'animal et qui se dégage définitivement chez l'homme*". On pense aussitôt à l'âme enfermée dans le tombeau de son corps.

"*Seule la matière que le flot de la vie charrie avec lui et dans les interstices de laquelle il s'insère, peut le diviser en individualités distinctes. Le courant passe donc, traversant les générations humaines, se subdivisant en individus. Ainsi se créent sans cesse des âmes qui, cependant, en un certain sens, préexistaient. Ellesne sont pas autre chose que les ruisselets entre lesquels se partage le grand fleuve de la vie, coulant à travers le corps de l'humanité*".

"*Notre être*, dit encore Bergson, *s'est formé dans "l'Océan de la vie" par une espèce "de solidification locale*".

"*La philosophie ne peut être qu'un effort pour se fondre à nouveau dans le Tout, l'intelligence se résorbant dans son principe, revivra à rebours sa propre genèse*". On a noté au passage, les formules gnostiques : la chute, la dégradation de la divinité, l'emprisonnement des âmes, leur préexistance, la fusion et la résorption dans le Grand Tout. Nous pourrions ainsi continuer longtemps les citations de Bergson qui présentent une saveur gnostique nettement caractérisée. Un des objets de "l'Evolution créatrice" est de montrer "*que le Tout est de même nature que le moi et qu'on le saisit par un approfondissement de plus en plus complet de soi–même*", déclare le bulletin de la société française de philosophie du 25 Nov. 1909.

M. Nicolardot a retrouvé ainsi une source peu connue de la pensée de Bergson, qui la relie, à travers l'Hindouisme et le Bouddhisme à la Gnose primitive et plus précisément à la Kabbale. "*La plus audacieuse tentative de nihilisme intellectuel*", au dire de Maritain. Nous ajouterions "de Nirvana".

LA KABBALE SELON SIMONE WEIL

Avant d'exposer la pensée de Simone Weil, nous tenons à reproduire cette protestation indignée du Chanoine Moeller :

"*L'enthousiasme des milieux chrétiens pour les écrits de Simone Weil est une manifestation caractéristique du désarroi des esprits dans la pensée catholique de ce siècle. Nous sommes obsédés de "concordismes" faciles, je l'ai déjà dit à propos de Huxley. Nous essayons de baptiser in extremis tout ce qui, de loin ou de près, ressemble au christianisme, parce que nous ne prenons pas la peine de connaître le message chrétien authentique. On dirait qu'il est nécessaire que des vérités chrétiennes nous soient proposées par des penseurs non chrétiens pour que nous prenions conscience des richesses que nous possédons depuis toujours mais que nous avions oubliées. Nous avons mauvais conscience, nous sommes honteux de notre foi.*

Simone Weil passe pour chrétienne aux yeux de beaucoup. Presque personne n'a vu qu'elle était manichéenne. Il est donc possible, en notre XX siècle, de répandre des idées hérétiques qui sont aux antipodes des points les plus essentiels de notre foi, sans que l'on sourcille. A condition de ne pas employer les formules que tout chrétien sait être hérétiques, on peut développer des théories qui, non seulement restent en deça de la Révélation, mais qui la nient, on peut être tranquille ; il faudra longtemps avant que quelqu'un se lève pour protester."

Nous faisons nôtre cette protestation et nous pensons qu'elle pourrait s'appliquer à bien d'autres écrivains considérés abusivement comme chrétiens. Citons Lanza del Vasto, Marcel Légaut et d'autres encore vivants, qui sont actuellement les best–sellers de l'édition religieuse...

Le premier livre de Simone Weil, "La Pesanteur et la Grâce" est entré en littérature comme un "classique chrétien", grâce à la complaisance de Gustave Thibon, qui a pris soin d'éliminer du manuscrit tout le fatras gnostique qui l'encombrait pour infléchir sa pensée dans une direction apparemment chrétienne, sans voir que le titre même de l'ouvrage est hérétique.

Pour comprendre la pensée de Simone Weil, il faut se reporter à la Kabbale juive, telle qu'elle est exposée dans le livre du "Zoar", c'est–à–dire de "La

Splendeur". Nous avions écrit dans "La Gnose contre la Foi", p. 46 : "*Le Grand Tout Plérôme de nos Gnostiques s'appelle chez eux (les kabbalistes) l'En–Sof, c'est–à–dire le "non–limité, grand Etre immuable, éternel, infini, qui renferme en lui toutes les formes. Pour expliquer l'apparition du monde visible et le multiplicité des êtres qui peuplent l'univers, les kabbalistes ont recours à la notion d'émanation et de contraction. Le Grand Tout primitif, sorte de chaos, se contracte pour laisser un vide à l'intérieur duquel vont apparaître les formes déterminées et multiples des créatures qui sont le reflet apparent de l'En–Sof.*"

Cette idée de contraction du monde divin est digne des élucubrations et des ratiocinations de rabbins. De soi, elle est inintelligible. Voici comment Simone Weil traduit la chose pour les profanes :

"*La création est abandon. En créant ce qui est autre que lui, Dieu l'a nécessairement abandonné... Dieu a abdiqué en nous donnant l'existence*".

Il s'est vidé de sa divinité, de sa substance en faveur d'une création qui est "*pesanteur*". La créature est donc "*un péché*" ; le bien est "*hors du monde*", car le monde est abandonné au mal ; la créature est "*non–être", "fiction de Dieu", "plaisanterie de Dieu", esclavage*". Dieu lui–même est l'ennemi de la créature vivante. "*Yahwé, sous un aspect du moins, c'est le diable*" ose–t–elle dire, sous l'aspect de créateur, bien sûr.

Elle ajoute : "*Si nous pardonnons à Dieu son crime contre nous, qui est de nous avoir fait des créatures finies, il nous pardonnera notre crime contre lui qui est d'être des créatures finies. Dieu m'a créé comme du non–être qui a l'air d'exister, afin qu'en renonçant par amour à cette existence apparente, la plénitude de l'être m'anéantisse*".

La création est donc, dans la pensée de Simone Weil, une erreur catastrophique de Dieu ; elle doit disparaître. L'homme, objet de la malédiction divine, doit se diviniser en plongeant dans la matière cosmique et en s'absorbant dans le Grand Tout, l'En–Sof. "*Une pensée humaine peut habiter la chair, dit–elle, mais si une pensée habite la matière inerte, ce ne peut être qu'une pensée divine. C'est pourquoi, si un homme est transformé en être parfait et sa pensée remplacée par la pensée divine, sa chair, sous les espèces de la chair vivante, est devenue en un sens du cadavre.*" L'ascèse consiste à faire de la chair un cadavre, c'est–à–dire une matière inerte, afin que la pensée humaine puisse s'identifier à celle de Dieu et habiter un monde non vivant. Nous avons compris qu'il s'agit d'un appel au suicide. Tout ce système est un blasphème contre Dieu. Et cela est intitulé : "Intuitions préchrétiennes".

Il aurait fallu dire antichrétiennes et sataniques.

Il n'y a que le démon qui puisse inspirer à l'homme un attrait de perfection surhumaine pour mieux le faire tomber plus bas que la bête, dans le cycle des mythes, dans l'enfer de la nécessité, dans l'anéantissement de sa personnalité et l'identification avec la matière inerte.

Comme tous les gnostiques, Simone Weil récite le Pater. Quand elle prononce : "*Que votre règne arrive*", elle pense : "*que la création disparaisse*", puisque, dit–elle, "*la création et le péché originel ne sont que deux aspects, différents pour nous, d'un acte unique d'abdication de Dieu*".

L'incarnation du Christ n'est qu'un des nombreux "*avatars*" du divin ; l'âme du Christ, c'est l'âme du monde. La mort sur la Croix réalise précisément cette destruction de la chair qui devient "Chair" inerte. Le Christ n'est pas ressuscité, puisque sa chair, devenue matière inerte, constitue la substance de la terre cosmique. Toujours dans "Intuitions préchrétiennes".

L'attitude de Simone Weil à l'égard de l'amour humain est en continuité avec sa vision gnostique du monde. "*L'énergie sexuelle*, dit–elle, *n'est pas destinée à un usage naturel, mais à l'amour de Dieu... Le désir charnel est une corruption, une dégradation de l'amour de Dieu*". Plus loin : "*Sexualité. Il y a un mécanisme dans notre corps qui, quand il se déclenche, nous fait voir du bien dans les choses d'ici bas. Il faut le laisser rouiller jusqu'à ce qu'il soit détruit*". En effet, à quoi bon participer à la création par l'usage naturel de la sexualité, puisque ce monde est une malédiction et que notre plus grand désir doit être de s'en évader. "*Mon existence est un amoindrissement de la Gloire de Dieu*, dit–elle. *Dieu me la donne pour que je désire la perdre*".

Tout cela se passe de commentaires. Si le lecteur a bien pris la peine d'étudier nos chapitres précédents, il a vite reconnu à travers les formules de Simone Weil, les thèmes classiques de la Gnose marcionite et manichéenne, revue et aggravée par la Kabbale.

NOTE I SUR LA LITURGIE NOUVELLE

En 1941, Simone Weil avait publié une étude sur la mission sacrée de l'homme des champs. Elle voulait transformer "*la vie quotidienne elle–même en métaphore à signification divine*". Le blé donnera la farine à transformer en pain pour devenir le corps du Christ ; la vigne donnera le vin pour devenir le sang du Christ. "*Le prêtre*, dit–elle, *a le privilège de faire surgir sur l'au-*

tel la chair et le sang du Christ, mais le paysan a un privilège non moins sublime. Sa chair et son sang, sacrifiés au cours d'interminables heures de travail, passant à travers le blé ou le raisin, deviennent eux-mêmes la chair et le sang du Christ". Ainsi le labeur du paysan a-t-il participé à la vie cosmique. "*Il faudrait trouver,* ajoute Simone Weil, *et définir pour chaque aspect de la vie sociale son lien spécifique avec le Christ. Ce lien devrait être l'inspiration de chaque groupement d'Action Catholique*".

Nous avons bien compris que le véritable sacrifice, c'est le fruit du travail humain, qui est de même espèce que la personne du Christ. Puisque la matière inerte est d'essence divine, comme Simone Weil le répète souvent, c'est du sein du cosmos que peut surgir cette force divine capable de transcender la matière et de lui infuser sousforme de blé ou de vigne une puissance divinisante. Le sang et la chair de l'homme passent dans la terre, puis dans la plante et deviennent sang et chair du Christ. Il y a ici une assimilation générale de toutes les substances les unes dans les autres, toutes issues de la Terre-Mère divinisée.

On a dit que Paul VI aurait bien voulu canoniser Simone Weil. Il est en effet bien troublant de retrouver dans le nouvel offertoire une formule qui rappelle étrangement l'enseignement de Simone Weil : "*Ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes... ce vin, fruit de la vigne et du travail des hommes, nous te les présentons, ils deviendront le pain de vie, le vin du royaume éternel...*" Comment pourraient-ils d'eux-mêmes devenir divins, s'ils ne possèdent déjà en eux-mêmes cette divinité inscrite dans la matière inerte ?

Dans le véritable offertoire, le prêtre offre à Dieu "*une victime sainte et sans tache*", Jésus-Christ lui-même et non des fruits de la terre et du travail des hommes. Dans la consécration, il ne se produit pas une "*évolution du pain et du vin qui actualisent une substance divine déjà contenue en puissance dans la terre et le corps du travailleur*", comme le dit Simone Weil, mais bien une transsubstantiation c'est-à-dire que le corps et le sang du Christ "se substituent" au pain et au vin qui ont disparu, ne laissant sur l'autel que leurs apparences. Ni les fruits de la terre, ni le travail des hommes ne possèdent en eux-mêmes la capacité de devenir divins.

NOTES SUR GUSTAVE THIBON

Nous avions, en son temps, suivi avec sympathie et même admiration l'oeuvre de Gustave Thibon, surtout : "Retour au Réel", "Ce que Dieu a uni", "Notre regard qui manque à la lumière". Hélas ! Thibon s'est laissé envoûter par Simone Weil et est tombé à sa suite dans la Gnose manichéenne, surtout dans ses deux derniers ouvrages : "L'ignorance étoilée" et "le voile et le masque". Il reconnaît lui-même cette inspiration : "*Le manichéisme a toujours été ma tentation*". Quand on le sait, on résiste donc, on rejette l'inspiration satanique. Eh bien, non ! Les formules gnostiques sont innombrables dans ces deux ouvrages cités.

L'homme, dit-il, est "*un Dieu mutilé et souillé, une étincelle d'éternité qu'étouffe la cendre des jours*". Expression reprise plusieurs fois. L'homme est "*un être qui, tombé de l'éternité, ne peut atteindre sa fin qu'en remontant vers son principe*". "*Si nous souffrons d'être séparés de Dieu, c'est qu'au fond de nous-mêmes nous ne l'avons jamais quitté, comme l'exilé qui emporte avec lui l'âme du pays natal. L'idée platonicienne de réminiscence témoigne de cette présence au coeur de l'absence*". Est-il nécessaire de rappeler que l'homme a été créé sur terre et placé dans un paradis terrestre et non céleste. L'homme ne possède nulle réminiscence d'un monde divin d'où il aurait été précipité. Cela, c'est la thèse des gnostiques et donc de Satan.

Plus loin, Thibon rejette "*la conception aristotélicienne du composé substantiel au profit de la théorie platonicienne de l'âme prisonnière du corps*". Là encore, la séduction de Platon a joué son rôle néfaste, comme toujours.

Enfin, deux affirmations blasphématoires : "*La création par laquelle Dieu est sorti de lui-même et s'est effacé derrière son oeuvre*".En référence à Léon Bloy, Thibon rajoute : "*Il faut consoler Dieu de quoi ? De s'être séparé de lui-même en nous créant. C'est de nous qu'il attend la fin de son exil*". Ce n'est pas "*une admirable intuition*" de Léon Bloy, c'est l'enseignement courant de tous les gnostiques, depuis toujours. Et encore : "*J'ose à peine évoquer cette folie : la création conçue comme un suicide divin par amour. Dieu, qui, en tirant l'univers du néant, creuse le tombeau où il va s'étendre, inerte et glacé, et courant l'aventure d'être réveillé par la fidélité de sa créature de la mort*". C'est une folie, évidemment, M. Thibon ! Mais vous l'avez évoquée. C'est donc le fond de votre pensée, mais c'est un blasphème.

"*Savoir du fond de l'âme que Dieu, premier auteur du mal, en est aussi la suprême victime*". Comment un chrétien peut-il parler ainsi de Dieu ?

Sur l'amour : "*Béatrice, Tristan et Iseult doivent s'évanouir dans la plénitude de leur amour et non l'amortir en le stabilisant par le mariage. Savoir cela et ne pas succomber à la tentation du Manichéisme*". Mais, M. Thibon, vous avez déjà succombé à la tenta-

tion. Cette conception de l'amour–suicide et stérile est bien connu dans la pensée gnostique. Il nous semble que vous aviez enseigné tout le contraire autrefois dans "Ce que Dieu a uni". Alors ? Qu'en conclure ?

LA GNOSE DE TEILHARD DE CHARDIN

Notre intention n'est pas de reprendre ici l'étude de la pensée du célèbre jésuite. La chose a été déjà faite de main de maître. Nous voulons seulement montrer la filiation gnostique de cette pensée. Teilhard a été à la fois un illuminé et un initié, très tôt, dès sa jeunesse. Claude Cuénot déclare que son oeuvre est le fruit d'une illumination : "*Bien des éclairs ont déjà sillonné le ciel mental de Teilhard, le dernier en date étant le Milieu Divin...*" Le père de Lubac, de son côté, parle de "*l'intuition première qu'une réflexion incessante ne réussit point à épuiser*", dont la force active vient "*d'une première étincelle qui a tout illuminé*".

Teilhard avoue lui–même son initiation gnostique dans sa "Messe sur le Monde" : "*Sous l'éveil d'initiation terrible et douce dont vous m'avez fait successivement franchir les cercles, j'en suis venu à ne pouvoir plus rien voir ni respirer hors du milieu où tout est un*".

Son égérie, son initiatrice dans la Gnose fut Madame Maryse Choisy, directrice–fondatrice de la revue "Psyché", membre du "Droit Humain". C'est elle qui lui a fait "*franchir les cercles*" de l'initiation maçonnique.

Peu de temps avant sa mort, il lui écrivait encore : "*Chère amie, que devenez–vous ? Et où en êtes–vous de votre "évolution" ? Faites le moi savoir, j'y tiens, parce que malgré la distance et l'absence, nous continuons à avoir besoin l'un de l'autre, Il y a là une force précieuse que nous ne devons pas laisser se dissiper*".

Dans sa dernière lettre à Maryse Choisy, il lui précise : "*Je me sens de plus en plus préoccupé (c'est–à–dire passionnément intéressé) par la recherche du Dieu (non seulement chrétien, mais transchrétien) devenu nécessaire pour les exigences croissantes de notre adoration*".

Tout le fatras gnostique qui encombre les milliers de pages de notre jésuite sont tirées des grands écrivains occultistes et ésotériques : Schuré, Weis, Benson.

"*L'ivresse du panthéisme païen, je la détournerai à un usage chrétien, en reconnaissant l'action créatrice et formatrice de Dieu dans toutes les caresses et dans tous les heurts... La haute passion de la lutte pour savoir, pour dominer, pour organiser, je la déchaînerai sur les objets naturels, mais avec l'arrière pensée et le but ultime de poursuivre l'oeuvre humain... L'amour naïf ou inquisiteur de la Terre–Mère, je le diviniserai, en songeant que, de ce tout mystérieux qu'est la matière, quelque chose doit passer, par la résurrection, dans le monde des cieux... Et ainsi, sans rupture, porté par la gradation naturelle du matériel, du vivant, du social, je retrouve au terme de mes désirs, le Christ cosmique (si j'ose dire), celui qui noue au centre conscient de sa personne et de son ouvre, tout mouvement des atomes, des cellules, des âmes...*"

L'initiation gnostique du P. Teilhard remonte à sa jeunesse. Son esprit était déjà prisonnier du culte de la Terre–Mère, d'un évolutionnisme délirant, d'une identification de l'âme du Christ avec la matière et les atomes. Il faut reconnaître ici le souffle puissant et dévastateur de l'esprit des ténèbres qui exalte les passions les plus basses, celles de l'ambition et de la domination.

Enfin, dans une lettre à Maryse Choisy, écrite de New–York, quelques jours avant sa mort, le 10 Avril 1955, le Père Teilhard lui adresse ses réflexions à la suite d'une lecture d'un texte de Jung, qu'il appelle son "illustre Maître"...

Il écrit à sa soeur, Mme Teilhard–Chambon : "*Lu aussi du Schuré, qui est évidemment très tonique pour l'esprit. Il fait sentir et penser dans l'ordre des réalités qui nous intéressent l'un et l'autre... Joie de trouver un esprit extrêmement sympathique au mien – excitation spirituelle en prenant contact avec une âme passionnée pour le monde plaisir de voir que mes essais de solution conviennent en somme parfaitement aux vues des "Grands Initiés", sans altérer le dogme... De la lecture de ces pages, j'ai conscience jusqu'ici d'avoir surtout tiré un accroissement véhément de ma conviction en la nécessité pour l'Eglise, de présenter le dogme d'une manière plus réelle, plus universelle, plus cosmogonique, oserai–je dire*".

Sentiment, passion, excitation, véhémence, tous ces termes montrent bien l'âme envoûtée par un attrait satanique et une prise de possession démoniaque qui ôtent toute possibilité de recourir au bon sens naturel pour rejeter de pareilles fariboles.

D'ailleurs cette pensée gnostique hantait l'esprit du Père Teilhard depuis sa jeunesse. Témoin cette lettre du 15 Mars 1916 au Père Fontoynont :

"*A propos de l'Assomption, Jung soutiendrait la*

thèse que, dans la mystique catholique, la montée de la mariologie serait l'oeuvre des femmes qui tiennent à se voir bien "représentées" dans la structure du Royaume des cieux. Mais ma conviction à moi au contraire, est que cette ascension si remarquable du marial à côté du christique est principalement l'oeuvre des hommes, des hommes voués au célibat surtout. Les grands dévots de la Vierge ont été des hommes : Saint Bernard, Saint François de Sales, Saint Louis de Gonzague, Saint Berchmans, etc. Tandis que les grands dévots du Christ-homme – je ne dis pas du Christ cosmique – ont été des femmes, Sainte Thérèse, etc. Le fond et l'intérêt de la question mariale, du "fait marial", c'est à mon avis, de trahir un irrésistible besoin chrétien de "féminiser, fut-ce par une atmosphère ou enveloppe externe, un Dieu, Yawhé, horriblement masculinisé, ce qui est simplement une des faces présentes de la surdécouverte de Dieu : Dieu à la fois "cosmisé" et "féminisé" en réaction contre un certain "paternalisme néolithique", trop souvent présenté comme l'essence définitive de l'Evangile. Qu'en pensez-vous ? Bon courage pour votre belle tâche".

Voilà sous un langage compliqué et tarabiscoté l'évocation de la "Sophia" des gnostiques ; un Dieu féminisé, c'est la forme féminine du Grand Tout Divin. Par la surdécouverte de Dieu, nous atteignons un Hyperthéos, une divinité-Sagesse qui contient et renferme tous les êtres de l'Univers, du Cosmos.

Tout ceci montre bien la formation maçonnique du Père Teilhard par l'entremise de Maryse Choisy. Il est donc tout à fait logique de trouver dans la revue maçonnique, le "Symbolisme" d'avril/juin 1962, cette affirmation significative : "*Je ne crois pas que les théologiens reconnaissent facilement le P. Teilhard comme un des leurs. Mais il est certain que les maçons, connaissant bien leur art, le saluent comme leur frère en esprit et vérité*".

Hélas ! combien de théologiens l'ont reconnu comme l'un des leurs, malgré les dires de la revue maçonnique. Il fallait que le monde ecclésiastique fût singulièrement maçonnisé jusqu'aux sommets de la hiérarchie, pour avoir reconnu et magnifié l'oeuvre d'un "Frère".

Pour terminer et retrouver les principes qui ont dirigé nos recherches dans ce chapitre, nous pensons devoir citer cette page inédite du célèbre jésuite :

"*... Faire surgir, hors des profondeurs juvéniles, magmatiques de son être, une poussée encore informe, mais puissante, d'aspiration et d'espérance illimitées. Mugissement des vagues sociales... tous les bruits discordants qui montent en ce moment de la masse humaine résonnant à la mesure d'une notre fondamentale unique... Seulement en lui, par brusques afflux, à dose massive, d'une sève nouvelle, c'est l'esprit religieux qui bouillonne et se transforme...*"

Nous avons bien compris que cet "Esprit" religieux, qui bouillonne en surgissant des profondeurs magmatiques, avec des mugissements, des vagues et des bruits discordants, n'est autre que le Serpent enfanté par la Terre-Mère, issu de ce monde souterrain et infernal, de ce sol mystérieux et profond, d'où il est monté pour y attirer à son tour les hommes et les faire plonger dans ce "*miroir cosmique*", par une chute dans le "*Néant*", le "*Nirvana*".

CONCLUSION

Nous constatons que Satan a perfectionné sa stratégie depuis les origines de la Gnose. Autrefois, il proposait aux hommes de les débarrasser de leur corps, carapace inutile et gangue terreuse, pour les libérer, délivrer leur âme et lui permettre de s'envoler dans le monde de la Lumière.

Aujourd'hui, au contraire, il attire l'homme tout entier, corps et âme, dans les profondeurs chtoniennes de son monde souterrain. Il explique aux hommes que leur âme, ce n'est pas autre chose qu'un mouvement d'atomes, un mugissement de vagues, un amas de cellules, de la matière inerte ; que tout cela doit rentrer dans sa source originelle, magmatique, dans le COSMOS, le monde dont il est, lui, le Serpent, le maître souverain. C'est ce que les Gnostiques de tous temps on appelé le Retour à l'Unité Primordiale. Plus question de libération, d'envolée dans l'azur, mais un atroce asservissement à la matière. Nous avons appelé cette attirance vers le bas, un "Mirage cosmique".

Nous nous sommes limités à exposer la pensée de cinq écrivains contemporains qui jouissent dans notre monde paganisé d'un immense prestige. Nous aurions pu également citer une multitude d'autres auteurs d'aujourd'hui qui continuent à diffuser cette pensée gnostique et travaillent avec un acharnement diabolique à perdre les âmes. A quoi bon ? Ceux qui ont pris la peine de suivre nos études avec toute l'attention nécessaire, n'auront pas de peine à retrouver les thèmes abordés ici au cours de leurs prochaines lectures et seront d'eux-mêmes capables d'en reconnaître la malfaisance.

E.C.

Mgr Marcel LEFEBVRE, à l'époque où il était Supérieur des Pères du Saint-Esprit, avait écrit à M. Alain Tilloy pour lui dire son accord de fond au sujet de son étude sur Teilhard de Chardin :

"Cher Monsieur Tilloy, Votre ouvrage est une thèse qui montre les affinités de cette doctrine de Teilhard de Chardin avec des idéologies anciennes se perpétuant tout au long de l'histoire. Le rapprochement que vous en faites est saisissant et fait mieux comprendre le danger des ouvrages de Teilhard de Chardin... Sans avoir pu comme vous étudier ces liens étroits avec la Gnose et les auteurs gnostiques, j'arrivais à la même conclusion que vous dans la contradiction profonde, radicale, de la pensée de Teilhard avec celle de Notre Seigneur..."

NOTES BIOGRAPHIQUES

– Michel CARROUGES : "La mystique du Surhomme" (NRF Galllimard, 1948); tout à fait remarquable à compléter par

– Jean CARRERE : "Les mauvais maîtres : Rousseau, Chateaubriand, Balzac, Stendhal, George Sand, Musset, Baudelaire, Flaubert, Zola" (Plon, 1922)

– Charles Moeller : "Littérature du XX siècle et christianisme. I Silence de Dieu : Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos" (Casterman, 1947)

– "Les Cahiers d'Hermès" publiés sous la direction de Roland de RENEVILLE, N 1 : "Les lettres françaises et la Tradition" (La Colombe, 1947)

Des monographies importantes :

– Paul ARNOLD : "Esotérisme de Baudelaire" (Vrin, 1972)
– Jean MASSIN : "Baudelaire entre Dieu et Satan" (Julliard, 1945)
– J. de TONQUEDEC : "Sur la philosophie bergsonnienne" (Beauchesne, 1936)
– Alain TILLOY : "Teilhard de Chardin, père de l'Eglise ou pseudo– prophète ?" (Ed. St Michel, 1967)
–Paul-Bernard GRENET : "Pierre Teilhard de Chardin ou le philosophe malgré lui". Beauchesne, 1960.

Gnose et Islam I

1 –Position du Problème
2 –Les thèmes gnostiques dans le Coran
3– Le panthéisme des soufis
4– Les sectes gnostiques dans l'Islam
5 –L'Islam, véhicule de la Gnose
a – par la philosophie
b – par la littérature
6– Conclusion

L'histoire critique des origines de l'Islam reste encore à écrire. Jusqu'à ces toutes dernières années, les Islamologues se sont contentés de donner une apparence érudite et savante aux légendes répandues depuis les origines par les autorités musulmanes pour abêtir pendant des siècles les malheureux peuples du Proche–Orient.

Ce faisant, ces historiens sans conscience et sans scrupule ont enfoncé les dites populations dans des mensonges et des impostures destinés à les maintenir dans un état d'hébétude morale et intellectuelle.

Riza Tewfik écrivait en 1947, à Beyrouth: "*J'ai constaté que la plupart des historiens en Orient sont dépourvus de sens critique et l'histoire –jusqu'au commencement du XIX siècle – a conservé chez nous son caractère primitif : celui d'être platement anecdotique ! Quant aux commentaires, ils ont accumulé – au nom de traditions qu'ils considèrent comme des vérités évidentes par elles–mêmes – un tas de superstitions inventées par l'imagination populaire. Il en ont tant abusé que les commentaires sont pleins de ces anecdotes stupides qui, loin d'éclairer la signification du texte, la ternissent plutôt ; cela embarasse l'intelligence des gens simples et ébranle leur foi.*"

Il a fallu attendre ces vingt dernières années pour trouver des historiens assez libres et indépendants des modes intellectuelles au point de percer des trouées efficaces dans ce mur du conformisme universitaire.

Le premier, le P. Gabriel Théry a dénoncé les falsifications de l'histoire répandues par les islamologues ; mais il n'a pas osé le faire en son nom propre qui cependant faisait déjà suffisamment autorisé en la matière ; il s'est contenté du pseudonyme d'Hanna Zacharias (ce qui montre entre parenthèses quelle forte pression exerce le conformisme intellectuel même sur des hommes faits, arrivés au sommet des honneurs universitaires).

Cependant la saine critique historique ne retiendra pas grand chose de ses hypothèses, seulement cette idée très juste que l'Islam en se répandant sur les populations chrétiennes d'Orient les a ramenés à la pratique du judaïsme et à l'observance de la loi de Moïse.

Son disciple et successeur, l'abbé Joseph Bertuel, a fait une étude très appronfondie sur les origines de l'Islam. Il reste prisonnier de plusieurs parmi les thèses d'Hanna Zacharias. Cependant, le premier, il a eu le courage de "*rayer Mahomet du nombre des grands fondateurs de religion, de lui ôter purement et simplement la paternité du Coran*", comme il le dit lui–même. Il aurait pu rajouter tout simplement que Mahomet n'a pas existé et que sa vie est totalement légendaire.

Mais alors pourquoi avoir gardé cette distinction entre sourates mecquoises et sourates médinoises ? C'est un découpage articiel du Coran, opéré après coup pour raccrocher le texte du livre à une légende pour laquelle il n'avait pas été écrit.

Par ailleurs ses recherches historiques sont passionnantes. On peut dire que, le premier, il a vraiment fait oeuvre d'historien sérieux. Enfin le frère Bruno Bonnet–Aymard, s'est attelé à la tâche écrasante, mais fondamentale de retraduire sérieusement le Coran.

On apprend ainsi que l'auteur de ce livre était un homme savant, érudit même, qu'il possédait à fond l'hébreu, l'araméen, le grec. Il a été capable ainsi de créer, à partir d'une langue arabe parlée, une langue écrite. Il a lui–même forgé le vocabulaire religieux nécessaire pour transmettre son enseignement et il a donné à cette langue une structure grammaticale suffisamment complexe pour exprimer des notions religieuses et juridiques auxquelles ces nomades étaient peu habitués.

Le frère Bruno a déjà tiré de ses traductions des conclusions remarquables qui bouleversent de fond en comble toute l'histoire légendaire de l'Islam. Il n'est pas dans notre intention de reprendre ce travail de premier ordre, mais seulement d'utiliser plusieurs de ses conclusions pour étoffer l'intention que nous avons de montrer, à travers l'histoire de cette fausse religion, son imprégnation par la pensée gnostique dès l'origine et le rôle qu'elle a joué au cours des siècles dans la transmission de cette Gnose en Occident chrétien.

POSITION DU PROBLEME

Pour comprendre les origines de l'Islam, il faut bien avoir présent à l'esprit la toile de fond historique sur laquelle s'est imprimé la nouvelle religion.

Depuis le début de l'ère chrétienne, le Proche-Orient a été secoué par la lutte séculaire entre l'empire romain et le royaume perse. Jamais les Romains n'ont pu abattre cet empire des Sassanides. La guerre fut endémique, coupée de trêves et de paix provisoires, mais toujours reprise avec des fortunes diverses de part et d'autre. Plusieurs empereurs romains y perdirent la vie : Aurélien, Julien, par exemple. C'est bien la nécessité de se rapprocher du théatre des opérations qui a contraint l'empereur Constantin à installer sa capitale à Byzance, devenue Constantinople.

Or, dans cette guerre ininterrompue, les Romains ont fait appel aux Arabes et les ont incorporés dans leurs légions sous forme d'auxiliaires ; les rois Sassanides également. De sorte que dès le début de l'ère chrétienne, il y avait des tribus arabes installées en Syrie, en Palestine, en Egypte, plus ou moins sédentarisées. En Outre-Jourdain, c'étaient les Nabatéens. Ils avaient été liés par traité de paix et d'assistance à l'Empire Romain qui les utilisait pour protéger les territoires de l'Empire contre les autres tribus arabes restées nomades et pillardes.

Durant les premiers siècles chrétiens, ces Arabes se convertirent au Christianisme. L'un d'eux même devint empereur à Rome, c'est Philippe l'Arabe, à la fois "Impérator" et chrétien. M. F. Nau nous a naguère présenté ces "Arabes chrétiens" de Mésopotamie et de Syrie du VII au VIII siècle", c'est-à-dire à l'époque de la naissance de l'Islam. Il précise même que le "*nom d'Allah n'appartient pas aux musulmans mais qu'il est la propriété des Arabes chrétiens.*"

Que s'est-il passé au VII siècle ? A peu près ce qui s'était passé deux siècles plus tôt dans la partie occidentale de l'empire romain. Les Germains, Francs, Wisigoths, Burgondes, installés sur le territoire de la Gaule se sont détachés de l'empereur romain devenu impuissant et se sont proclamés rois indépendants de fait, tout en maintenant une allégeance théorique à l'Empire. Il n'y eut pas d'invasion, pas de massacre de populations, seulement quelques batailles contre des légions romaines restées fidèles à l'Empereur.

En Proche-Orient, après la dernière et la plus violente des guerres contre la Perse, l'affaiblissement des deux belligérants fut tel que les chefs des tribus arabes christianisées et installées en Syrie, Palestine, Egypte, Mésopotamie ont pris leur indépendance et se sont attribué le pouvoir souverain. Ils se sont fait ouvrir les villes, ils ont expulsé les légions byzantines restées loyales à l'empereur. L'opération s'est faite en quelques années, sans résistance des populations heureuses d'échapper aux contraintes et aux exigences de l'administration impériale. Il n'y eut donc pas à proprement parler d'invasion, de guerre de conquête. Non, une simple prise de pouvoir de la part des chefs de tribus déjà installées sur place.

Un phénomène similaire s'est produit en Perse. Le dernier des Sassanides, Chosroès II, avait organisé une grande expédition en Egypte, au retour de laquelle ses armées avaient pillé et détruit Jérusalem, en 614, puis emporté le bois de la Vraie Croix. Les contingents arabes formaient l'essentiel de l'armée perse. Après la reconquête de ces régions par l'empereur Héraclius et la mort de Chosroès II, le royaume perse tomba en querelle dynastique. C'est à l'occasion de cet espèce d'interrègne bouleversé et obscur que les chefs des contingents arabes prirent le pouvoir également.

La rédaction du Coran date de cette époque. Elle est liée à cette prise de pouvoir par les Arabes chrétiens auxquels s'adresse l'auteur du livre. L'abbé Bertuel se pose cette objection : "*Si cet auteur eût été chrétien, il eût tout au long de ses narrations comme dans les leçons qu'il en eût dégagé, éclairé le sens et la portée spirituelle des textes par la révélation du Nouveau Testament.*"

Mais non, M. l'Abbé ! Le Coran n'était pas destiné à convertir les Arabes au Christianisme, puisqu'ils étaient déjà chrétiens, mais à lesdétourner de l'adoration de Jésus-Christ et à les ramener à la pratique du Judaïsme et à l'observance de la loi de Moïse.

L'auteur du Coran était donc bien un chrétien, mais un hérétique judaïsant, qui niait la divinité de Jé-

sus–Christ. Il ne lui fallait surtout pas faire appel au Nouveau Testament pour éclairer l'enseignement de son hérésie, puisque lui–même en rejetait le fondement qui est la divinité de Jésus. Nous y reviendrons.

L'Abbé Bertuel ajoute cette réflexion : "*On se demande pourquoi les Arabes ne se sont pas convertis aussitôt au Christianisme qui leur eût dit les choses plus clairement et qui les eût affranchis radicalement de l'apologétique juive...*"

Pourquoi ? Mais parce que les Arabes sont déjà chrétiens et qu'il s'agit justement de les ramener à une apologétique judaïsante, celle de l'Ancien Testament, le seul authentique aux yeux du Coran. Il n'y a pas de Nouveau Testament, puisque le Christ n'est qu'un prophète, successeur de Moïse.

Le livre du Coran a été écrit en Syrie par un chrétien judaïsant pour les Arabes de Syrie. Il n'y a rien dans ce livre qui puisse se rapporter à l'Arabie. Ni la Mecque, ni Médine, ni la Kaaba ne sont mentionnées. Le temple dont il s'agit ne peut être que celui de Jérusalem qu'il faudrait rebâtir.

Au cours des siècles suivants, les Chrétiens d'Occident ont toujours considéré les musulmans comme des chrétiens hérétiques. Ils les appelaient soit des Maures, habitants de Mauritanie, l'Afrique romaine, soit des Sarrazins, les gens de Syrie, jamais des arabes.

Même si l'on accepte l'étymologie de Saraceni, les "A "Arabes scénites", qui vivent sous la tente, il s'agit toujours de gens venus de Syrie et dans la littérature du Moyen–Age, les références font toujours relation à la "Syria", jamais à l'Arabie, quand il s'agit de musulmans.

Même Dante, au XIV siècle, place Mahomet parmi les chrétiens hérétiques. Ce dernier se déchire la poitrine en deux, parce qu'il a divisé l'Eglise en deux. St Jean Damascène (mort en 749) accuse le fondateur de l'Islam "d'avoir eu des colloques avec un certain moine arien" et classe la "superstition des Ismaélites" parmi les hérésies chrétiennes.

Précisons encore que les Arabes n'ont pas conquis le reste du bassin méditerranéen. Lorsque les populations sous leur domination ont passé dans leur "superstition", croyant cependant rester chrétiens, elles sont parties à l'aventure, les Syriens sur leurs navires pour pirater les côtes occidentales et fournir d'esclaves les harems d'orient, les maures sur l'Espagne pour la piller et la razier, puis s'installer dans des cités prospères.

On a remarqué que, dans les contingents islamisés, les Arabes étaient une infime minorité noyée sous de multiples apports étrangers. En Espagne, presque uniquement des Berbères et des Touareghs, des Slavesaussi, anciens esclaves d'Europe centrale, formant des corps de janissaires et parvenant aux plus hautes situations en Islam, beaucoup de chrétiens convertis de gré ou de force, enfin les Mozarabes, indigènes restés chrétiens, mais plus ou moins arabisés et presque assimilés.

Seules les populations paysannes ou montagnardes ont résisté longtemps et efficacement à l'invasion de l'Islam, les Fellahs d'Egypte, les Kabyles en Algérie, les chrétiens dans les montagnes du nord de l'Espagne.

Enfin l'existence de Mahomet est restée, plusieurs siècles après la conversion de l'Islam, inconnue des populations converties. En Espagne, pendant tout le VIIIsiècle et le début du IX siècle, aucun ouvrage de polémique entre chrétiens et musulmans ne mentionne la personne de Mahomet.

En 857, Euloge écrit :"*Comme je me trouvais au monastère de Leyre (au nord de l'Espagne), je pris connaissance dans le désir de m'instruire, de tous les livres qui y étaient réunis, lisant ceux qui m'étaient inconnus. Soudain, dans un petit ouvrage anonyme, je découvris une historiette sur un prophète néfaste.*" C'était mahomet. Il résuma cette histoire dans son "Apologétique des martyrs", l'envoya à Jean de Séville qui la fit connaître.

Alvarez de Cordoue parle de Mahomet dans son "Indiculus luminosus". Un moine de Sens, Gautier, compose un poème sur lui. Hildebert, évêque du Mans, compose un autre poème en seize chants, intitulé "Historia Mahumeti", composé en 1100, dans lequel Mahomet est présenté comme un baron du Moyen–Age, entouré de vassaux dévoués, ce qui donne une opinion que l'on se faisait de sa personne parmi les chevaliers des croisades.

C'est donc à juste titre que M. l'Abbé Bertuel pose la question, qui reste encore sans réponse aujourd'hui : "*Le seul mystère qui subsiste est purement d'ordre historique ; pourquoi et comment, après un siècle et demi d'oubli de l'apôtre arabe, les musulmans du IX siècle ont–ils fabriqué des vies de Mahomet qui allaient devenir la pensée universelle des adeptes de l'Islam ?*"

LES THEMES GNOSTIQUES DANS LE CORAN

En 1874, le professeur Ad. v. Harnack, dans sa thèse de licence, déclarait que le mahométisme n'était qu'une lointaine dérivation de la Gnose judéo-chrétienne et non une religion nouvelle. Il a constamment maintenu cette vue fondamentale. C'est ce que nous allons démontrer.

L'auteur du Coran est un religieux, moine judéo-chrétien, appartenant à une communaité dérivée des anciens ébionites, les "Pauvres de Jérusalem". St Irénée nous avait déjà expliqué, en II Siècle, que ces Ebionites niaient alors la divinité de Jésus-Christ et restaient très attachés à la pratique du Mosaïsme, reprochant aux chrétiens de la Grande Eglise leur abandon de la loi de Moïse.

L'auteur du Coran possède une connaissance minutieuse et approfondie de tout l'Ancien Testament. Pour lui, il n'y a pas de Nouveau Testament. Jésus-Christ n'est qu'un prophète dans la lignée de Moïse.

Ses sources sur le Messie sont toutes tirées d'ouvrages apocryphes, rejetés par la Grande Eglise chrétienne grecque ou latine. Sa bibliothéque est composée de pseudépigraphes à caractère gnostique : "L'Evangile de l'Enfance", rédigé en syriaque, le "Protévangile de Jacques le Mineur", l'Evangile de Thomas" ouvrage gnostique bien connu aujourd'hui, "l'Evangile du pseudo-Mathieu", rédigé d'abord en langue hébraïque.

La plupart de ces apocryphes avaient été traduits en arabe à cette époque. On trouve encore dans sa bibliothèque des apocryphes de l'Ancien Testament, le "Livre des Jubilés" d'où il a tiré l'"histoire de Satan le lapidé" et les remontrances d'Abraham à son père Tharé, comme l'explique Siderski, dans ses "Origines des légendes musulmanes dans le Coran". Or le "livre des Jubilés" appartenait à la littérature ébionite ; on en a retrouvé des extraits à Qumran.

L'auteur du Coran tend de toutes ses forces à ruiner le dogme fondamental du Christianisme, la divinité du Sauveur. Il a admis Jésus comme un prophète éminent, comme le Verbe et l'Esprit de Dieu, mais dans la lignée des autres prophètes en le rattachant directement à la révélation de Moïse.

Pour cela il a affirmé que Marie, mère de Jésus, était la soeur d'Aaron et de Moïse : "*O soeur d'Aaron, ton père n'était pas un père indigne, ni ta mère une prostituée*" (comme l'affirment les Juifs). Elle était vierge, puisque Isaïe l'avait annoncé et que les livres apocryphes, comme le "Pseudo-Mathieu" et le "Protévangile de Jacques" l'affirment aussi. Donc le Christ-Jésus n'est que le neveu de Moïse.

Il fallait une singulière audace pour télescoper ainsi les siècles et faire croire au VII siècle à une légende de si contraire à toute l'histoire religieuse connue depuis longtemps. Hanna Zacharias a bien développé ce point capital.

Ensuite Jésus-Christ n'est pas fils de Dieu. Comment cela se pourrait-il ? "*Lui qui a formé les cieux et la terre, comment auraitil eu un fils, lui qui n'a pas de compagne !*" - "*Ils* (les chrétiens) *disent : Dieu a un fils. Par sa gloire, non. Dites plutôt que tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient et lui obéit*". - "*Jésus est aux yeux de Dieu ce qu'est Adam. Dieu le forma de la poussière, puis il dit : "Sois et il fut*". Jésus est donc bien créé et non engendré.

Il n'y a qu'un seul Dieu. Les arabes chrétiens professaient le dogme trinitaire et employaient le mot tathlith pour le désigner ; ils savaient distinguer les trois personnes par le terme uqnum, d'origine syriaque.

L'auteur du Coran s'élève avec force contre ce dogme :

"*O vous qui avez reçu les Ecritures, dans votre religion, ne dépassez pas la juste mesure, ne dites de Dieu que ce qui est vrai. Le Messie, Jésus,fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et son Verbe qu'il jeta dans Marie. Il est un esprit venant de Dieu. Croyez donc en Dieu, à ses apôtres et ne dites point : il y a Trinité. Cessez de le faire. Ceci vous sera plus avantageux, car Dieu est unique. Gloire à Lui...*"

"*Gloire à Dieu qui n'a pas pris de fils pour Lui et qui n'a pas d'associé dans son royaume... Magnifiez Le grandement !...*"

"*Ceux qui sont impies ont certes dit : Dieu est le Messie, fils de Marie. Or le Messie a dit : O Fils d'Israël ! Adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre ! A quiconque donne des Associés à Dieu, Dieu interdit le Jardin ; celui-là aura le feu comme refuge...*" etc.. etc...

Pour le Coran, les chrétiens qui adorent Jésus sont des "mushri kûn", des associateurs, puisqu'ils associent Jésus à Dieu, des polythéistes, puisqu'ils adorent trois Dieux, des idolâtres, puisqu'ils font de Jésus une idole, des infidèles, puisqu'ils refusent de suivre la loi de Moïse.

En toutes ces accusations il s'agit toujours des

chrétiens et jamais des peuplades païennes de l'Arabie. Il y a là une volonté délibérée de détacher les arabes chrétiens de Syrie de l'adoration de Notre Seigneur.

Enfin Jésus-Christ n'a pas été crucifié. En niant sa mort sur la croix, l'auteur du Coran a ôté tout motif de croire à son sacrifice expiatoire pour le genre humain. Jésus-Christ n'est pas le Sauveur.

Or cette thèse est proprement gnostique. L'Evangile apocryphe de St Barnabé (Le pseudo-Barnabé) dit que Dieu permit que Judas eût l'apparence du Sauveur et fût crucifié à sa place. Basilide prétend qu'on substitua à Jésus Simon de Cyrène. Les manichéens affirment également que Jésus n'est mort qu'en apparence. C'est le docétisme (du grec , sembler, paraître)

"*Ils* (les Juifs) *disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié. Un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place et ceux qui disputaient là-dessus ont été eux-mêmes dans le doute. Ils ne savaient pas de science certaine, ils ne faisaient que suivre une opinion. Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à Lui et Dieu est puissant et sage*".

L'auteur du Coran montre par là l'erreur des Juifs, tout fiers d'avoir crucifié un imposteur et les discussions entre gnostiques ne sachant qui a été substitué au Christ sur la Croix.

Cette "élévation" du Christ dont parle le texte cité n'a pas du tout le sens que lui donnent les chrétiens. La Bible raconte l'ascension d'Hénoch et d'Elie dans un tourbillon de feu ; les apocryphes racontent également celles de Moïse et d'Isaïe. Il s'agit encore d'une légendegnostique passée dans les mythes religieux de l'Orient et donc dans le Coran.

Cette "ascension" suppose l'existence des sept cieux, enseignée par les rabbins. A la limite du septième ciel se trouve "l'horizon supérieur" où se tient "le jujubier de la limite", l'arbre qu'il faut traverser pour atteindre le huitième ciel, le Plérôme des Gnostiques. Ces derniers parlent d'une "crucifixion", c'est-à-dire d'un passage par le , la croix-limite. Le Coran qui rejette toute idée de croix, y a substitué un arbre, le jujubier. Mais l'idée est la même. Le Christ a passé la limite, comme Mani et tous ses successeurs, les Bouddhas.

L'auteur du Coran est donc bien inspiré par toute une littérature apocryphe de caractère gnostique, qui compose l'essentiel de sa documentation sur le Christ.

Mais, s'il est chrétien, il est également et surtout juif. Les dons de Dieu sont sans repentance, pense-t-il. Le Peuple Juif reste le Peuple Elu, même après la destruction du Temple. Et il est fier d'appartenir au Peuple Elu et il attend cette reconstruction du Temple, comme tous ses confrères en religion, les moines ébionites.

Il ne s'agit donc pas pour lui de convertir les peuples de l'Orient au Judaïsme : ils ne sont pas le Peuple Elu. Il s'agit très exactement de les préparer à vivre "more judaïco", en suivant la loi de Moïse, mais non pas de leur attribuer le vrai culte sacrificiel du Temple. Aussi le Coran ne comporte pas de rites proprement juifs. Les fidèles d'Allah se contentent d'adorer et de prier Dieu. Leurs mosquées sont vides de toute présence de la divinité. Il n'y a pas de Saint des Saints, pas d'autel pour le Sacrifice. Le vrai culte de Dieu ne pourra être rétabli qu'après la reconstruction du Temple. Ce qui montre que les Ebionites, les "Pauvres de Yahvé" sont restés fidèles à l'Ancien Testament.

L'auteur du Coran a profité de l'éclipse que connaissait au VII siècle la puissance de l'autorité romaine pour ramener ces arabes chrétiens, détenteurs du pouvoir politique, à la pratique des "Craignants-Dieu", des prosélytes juifs d'autrefois. Ceux-ci, n'étant pas juifs, ne pouvaient approcher du culte sacrificiel du Temple ; ils se tenaient sur le parvis ; c'étaient les "gérim", dont le mot est la traduction en grec.

Les musulmans pratiquent l'Islam, la soumission à Dieu ; ils le prient en attendant son retour à Jérusalem. C'est une religion d'attente, provisoire. Les thèmes gnostiques reconnus dans le Coran n'ont pas passés dans la pratique religieuse des musulmans, car ils restent "ésotériques", réservés aux initiés. Nous les retrouverons chez les soufis.

L'auteur du Coran est très sévère pour les juifs qui ont suivi les rabbins, persécuteurs de Jésus. Par là ils ont brisé la succession des prophètes, ils ont divisé le peuple élu. Il le leur dit : "*Ils* (les Juifs) *n'ont pas cru à Jésus ; ils ont inventé contre Marie un mensonge atroce.*" Il ajoute : "*Tu trouveras certes que les gens les plus hostiles à ceux qui croient sont les Juifs et les Associateurs et tu trouveras que les plus proches de ceux qui croient par l'amitié, sont ceux qui disent : nous sommes chrétiens. C'est que parmi ceux-çi se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent point d'orgueil*". Texte capital à bien comprendre.

Les Juifs rabbiniques et les chrétiens "associateurs" ont coupé en deux la tradition de Moïse, celle du Sinaï. Seuls, les Judéochrétiens ont conservé intact

le dépôt de la tradition, complètement, jusqu'à Jésus-Christ compris. Ils ont des prêtres et des moines, les "Pauvres de Yahvé", les ébionites donc.

Ils ont gardé la loi de Moïse, complété par les conseils évangéliques, qui accomplissent la Loi. Ils ont donc la plénitude de la Révélation sans fracture. Ils en sont fiers, mais point orgueilleux (?).

Un islamologue actuel, Roger Arnaldez, dans son livre intitulé : "Jésus, fils de Marie, prophète de l'Islam", met côte à côte des textes du Coran qui tantôt magnifient les moines chrétiens, tantôt les dénoncent : "L'historien, dit-il, aurait à faire à propos de la diversité de ces textes, à la lettre contradictoire, de nombreuses réflexions et des recherches sur les circonstances qui leur servent de fond".

Il n'a pas compris qu'il y a deux sortes de chrétiens, les "associateurs" qui adorent Jésus et les "Judéo-chrétiens" qui le vénèrent comme un grand prophète. Comme l'auteur du Coran s'adresse à des arabes déjà chrétiens, il fallait les mettre en garde contre les premiers et les convertir à la religion chrétienne judaïsée des seconds.

L'auteur du Coran est nécessairement un moine ébionite. St Jérôme avait expliqué jadis que les communautés ébionites étaient nombreuses dans toutes les villes de l'Orient, qu'elles possédaient des synagogues, qu'elles déclaraient être "les vrais chrétiens", qu'elles étaient dénoncées par les rabbins comme une secte de Minéens.

C'est bien dans cette direction qu'il faut chercher l'auteur du Coran et non chez les Nestoriens, vrais chrétiens, adorateurs de JésusChrist et donc incapables d'avoir écrit ce livre. On a cité des noms : Bahira, Sergius, Giorgi, Nestour... Aux historiens de poursuivre leurs recherches...

Enfin un autre texte capital du Coran nous montre dans quel milieu gnostique vivaient les ébionites :

"*Ceux qui croient, ceux qui pratiquent le judaïsme, les Chrétiens, les Sabéens – ceux qui croient en Dieu et au dernier jour et accomplissent oeuvre pie – ont leur rétribution auprès de leur Seigneur. Sur eux, nulle crainte et ils ne seront point attristés... Au jour de la résurrection, Dieu distinguera entre ceux qui auront cru – ceux qui auront pratiqué le judaïsme, les Sabéens, les Chrétiens et les Zoroastriens – et ceux qui auront été associateurs. Dieu de toute chose est témoin.*"

Donc pour l'auteur du Coran, les Chrétiens (c'est-à-dire les ébionites), les Sabéens et les Zoroastriens pratiquent le Judaïsme, ils sont fidèles à l'Ancien Testament, ils s'opposent radicalement aux "associateurs", les chrétiens de la Grand Eglise qui adorent JésusChrist et ont rejeté la loi de Moïse.

Les Sabéens s'appellent encore chaldéens, parfois nazaréens ou chrétiens de St Jean, parce qu'ils prétendent se rattacher à St JeanBaptiste et qu'ils pratiquent un baptême quotidien par immersion. Ils sedisent aussi mandéens ; du mot "manda" qui signifie "connaissance", donc "gnose".

Leur entité divine s'appelle "Gnose de Vie". On trouve dans leur liturgie le bon berger et la vigne. Leurs textes ont été codifiés au VIII siècle, pour résister à la pénétration de l'Islam. Ils appellent leur Homme-Dieu, Enosch-Uthra. Or dans les manuscrits manichéens et bouddhistes d'Asie Centrale, Enosch est présenté comme un avatar de Mani, le Bouddha. Leur enseignement est conforme à celui des Manichéens. Au XI siècle encore, l'historien musulman, El Firdousi, désigne les moines bouddhistes sous le nom de Sabéens.

Les Zoroastriens aussi sont des gnostiques. Nous ne savons pas grand chose sur Zoroastre lui-même, appelé Zaroust dans les manuscrits manichéens et bouddhistes. Son enseignement est contenu dans le ZendAvesta, rédigé au III siècle de notre ère à l'époque où Mani diffusait sa doctrine en Perse et en Inde. On l'appelait un livre d'Abraham. Il contient une histoire de la création, du déluge, la vie d'Adam, de Joseph, de Moïse, de Salomon, présentés conformément à l'enseignement de la Bible. On y annonce le Messie promis et son "étoile".

Les Nestoriens prétendent que Zoroastre était disciple de Jérémie et qu'il envoya les Mages à Bethleem pour la naissance du Christ. Il était sans doute juif lui-même. Il enseignait dans la cité des Mèses à Ourmia, près du lac Ouroumia, dans le nord du Kurdistan actuel. Son enseignement, repris par Mani, est purement gnostique, avec un culte du Soleil, le double principe du Bien et du Mal en conflit éternel, etc...

Enfin, comme tout un chacun, l'auteur du Coran finit bien un jour par mourir. Ses disciples, les Seigneurs musulmans de Syrie, débarassés de leur maître, peu étouffés par les scrupules religieux, mais très avides de domination et de puissance politique, ont dû utiliser ce Coran comme un outil d'asservissement et d'abêtissement des populations à peine islamisées, pour les détourner des velléités qu'ils auraient pu avoir de retourner au Christianisme ou même pire, de faire appel aux "Roumis" et aux armées byzantines afin de les débarrasser de leurs nouveaux tyrans. Içi,

nous ne savons plus rien... Aux historiens de rechercher...

LE PANTHEISME DES SOUFIS

On pense que le mot "soufi" vient de sûf" qui veut dire "laine", parce que les soufis portaient le costume des philosophes néoplatoniciens, grand manteau de laine blanche, lakhirka, bâton et longue barbe. Cependant il est plus logique d'y voir une transcription du grec σοφος sage, que l'on retrouve dans "faylasôf" du grec φιλοσοφος.

Les derviches et les fâquirs sont eux aussi des soufis populaires.

Ils se prétendent philosophes, en fait, ils sont mystiques et contemplatifs. Ils se prétendent musulmans, en fait, ils sont bouddhistes. Tous, comme les gnostiques, admettent une double doctrine, l'ésotérisme ou intérieure (batn), réservée aux initiés et l'exotérique ou extérieure (sahr) pour le vulgaire. Ils emploient tous leurs efforts à faire concorder un à un leurs principes avec les dogmes mahométans, demanière à en établir l'orthodoxie aux yeux des autorités musulmanes. Mais c'est un concordisme artificiel qui ne trompe personne.

Un érudit du siècle dernier, spécialiste de la littérature sanscrite et hindoustani, M. Garcin de Tassy, a résumé en 9 propositions tout l'enseignement des soufis :

"1 Dieu seul existe, il est dans tout et tout est en lui et tout est lui-même.

2 Tous les êtres, visibles et invisibles, en sont une émanation, "divinae marticula aurea" et n'en sont pas réellement distincts.

3 Les soufis ne sont pas assujettis à la loi extérieure. Le paradis et l'enfer, tous les dogmes enfin des religions positives ne sont pour le soufi que des allégories dont seul il connaît l'esprit.

4 Ainsi les religions sont indifférentes. Elles servent cependant de moyen pour arriver à la réalité. Quelques unes peuvent être plus avantageuses que les autres pour atteindre ce but, entre autres la religion musulmane, dont la doctrine des soufis est la philosophie.

5 Il n'existe pas réellement de différence entre le bien et le mal, puisque tout se réduit à l'unité et que ainsi Dieu est en réalité l'auteur des actions de l'homme.

6 C'est Dieu qui détermine la volonté de l'homme et ainsi ce dernier n'est pas libre dans ses actions.

7 L'âme préexiste au corps et y est enfermé comme dans une cage ou dans une prison. La mort doit donc être l'objet des voeux des soufis, car c'est alors qu'il rentre dans le sein de la divinité dont il émane et qu'il obtient ce que les bouddhistes nomment le nirvana, c'est-àdire l'anéantissement en Dieu.

8 C'est par la métempsychose que les âmes qui n'ont pas rempli leur destination içi-bas sont purifiées et deviennent dignes d'être réunies à Dieu.

9 La principale occupation des soufis doit être de méditer sur l'unité et de s'avancer progressivement par les divers degrés de la perfection spirituelle afin de mourir en Dieu et d'atteindre dès ce monde à l'unification avec Dieu."

Il suffit de comparer ces neuf propositions avec celles que nous avons développées dans notre première étude sur "La Gnose, tumeur au sein de l'Eglise"

Ils enseignent à mépriser tout ce qui est terrestre, à diriger son âme vers ce qui seul demeure, l'Etre divin, à se dépouiller, se dégager de l'apparence de l'existence personnelle pour s'associer à l'existence divine, la seule réelle, à "*s'énivrer de la boisson stupéfiante de la beauté de la lumière divine*".

Le soufi doit s'absorber en Dieu. Les poètes arabes soufis écrivent : "*Purifie-toi de tout attribut du moi, afin de percevoir ton essence brillante*" – "*Laissez-moi devenir inexistant, car la nonexistence me crie avec les accents d'un orgue : C'est à lui que nous retournons.*" – "*Aperçois dans ton coeur la connaissance du Prophète, sans livre, sans maître, sans instructeur.*" On pourrait multiplier les formules de ce genre. A quoi bon ! Nous sommes en pleine Gnose bouddhique.

Cette doctrine ésotérique de l'Islam n'est que le panthéisme indien. On y retrouve les erreurs du Vedenta qui enseigne selon Vyaçadavera l'unité de tous les êtres, celles du Sankia qui enseigne selon Kapila le néant des choses visibles.

Il s'est constitué aux confins du monde musulman et du monde bouddiste une zone intermédiaire, une sorte d'interland, où des sectes mixtes, mi-bouddistes, mi-musulmanes ont rapproché les éléments opposés des deux religions, par exemple les Kabirs-panthis et les Sikhs.

Les musulmans de l'Inde rendent un culte égal à leurs saints Muinuddin et Marçud Gâzi et aux saints hindous, Kabir et Ramanand. Un soufi indien, Sadjâni, faisant avec autant de ferveur le pouja (adoration) et le dandawat (prosternation) dans la pagode

que les prières musulmanes dans les mosquées.

Les soufis ont repris la position accroupie des moines bouddhistes pour méditer : "Reste accroupi comme l'enfant dans le sein de sa mère", dit l'auteur du "Mantic Uthar", un persan. C'est la position qui vous prépare au retour dans la terre–matrice originelle de la vie la des gnostiques. Pour les soufis musulmans, tous les êtres sont de même nature. La métempsychose permet de passer d'un corps humain à un corps animal, à une plante, etc...

Il nous plaît de citer, à cette occasion, une séance de derviches hurleurs et tourneurs que Théophile Gautier nous a décrite à son retour de voyage en Orient. Il était allé, comme beaucoup de romantiques, à la recherche de la Religion primitive. Son voyage était un "Pélerinage aux Sources". La scène se passe à Constantinople. Il nous montre d'abord les derviches, rangés autour de l'Imam, balançant la tête d'avant en arrière et vice–versa, puis accélérant le mouvement, tirant de leur poitrine un hurlement rauque et prolongé qui ne semble plus appartenir à la voix humaine :

"*L'inspiration arrive peu à peu, les yeux brillent comme des prunelles de bêtes fauves au fond d'une caverne, une écume épileptique mousse aux commissures des lèvres, les visages se décomposent et luisent lividement sous la sueur ; toute la file se couche et se relève sous un souffle invisible comme des épis sous un vent d'orage et toujours à chaque élan, le terrible cri :"Allah ! Hou !" se répète avec une énergie croissante...*"

Cet emportement qui se prétend mystique, en fait, est bestial, un retour à l'animalité avant de redevenir néant et pourriture dans la terre.

A ce moment, Gautier aperçoit parmi les spectateurs, deux religieux capucins qui riaient dans leur barbe. Sa colère éclate alors : "Oh ! ce rire !... Ils ne songeaient pas, dit–il, qu'eux–mêmes étaient des derviches catholiques, se mortifiant d'une autre manière pour se rapprocher d'un dieu différent...

"*Moi, je comprends le prêtre d'Athis, le fakir hindou, le trappiste et le derviche se tordant sous l'immense pression de l'éternité et de l'infini et tâchant d'apaiser le dieu inconnu par l'immolation de leur chair et les libations de leur sang. Ce derviche qui faisait rire les capucins, me paraissait à moi aussi beau, avec sa figure halluciné, quele moine de Zurbaran, livide d'extase et ne faisant briller dans son ombre qu'une bouche qui prie et deux mains éternellement jointes*"

Théophile est incapable de distinguer un retour à l'animalité la plus grossière et la plus violente d'avec une spiritualisation du corps par la prière et la méditation. Il y a là une confusion absurbe entre la véritable mystique qui vous élève vers Dieu et sa contrefaçon diabolique qui vous rabaisse au niveau de la bête. Il faut une forte myopie intellectuelle et spirituelle pour ne pas saisir la différence.

LES SECTES GNOSTIQUES EN ISLAM

Outre les soufis qui sont les vrais gnostiques de l'Islam, on doit noter encore la présence en terre musulmane de communautés gnostiques anciennes, déjà florissantes avant la naissance et l'expansion du Mahométisme et qui ont survécu péniblement en se repliant sur ellesmêmes : ce sont les Druzes, les Ansariens, les Yésidis.

Aujourd'hui ces communantés ont perdu le sens de leur ancienne doctrine. Le plus grand nombre de ces sectaires vivent misérablement, cherchant à passer pour musulmans aux yeux des autorités, prenant à l'Islam quelques pratiques extérieures qui ne les gènent pas. Mais ils sont pleins de mépris pour les musulmans, ils se haïssent mutuellement et ne s'unissent que dans leur haine commune contre les chrétiens.

Les Yésidis sont les derniers héritiers des Mandéens. Ils étaient nombreux en Babylonie. On en trouve en Syrie. Leur doctrine est celle de Mani. Ils déclarent suivre l'enseignement d'Addo, qui fut leur fondateur et le disciple préféré de Mani.

Ils pratiquent un baptême par immersion, ôtent leurs souliers et baisent le sol quand ils entrent dans une église chrétienne, font le signe de la croix. Dans leur liturgie, ils ont conservé la cène eucharistique, croient que le vin contient le sang du Christ. Ils adorent un Dieu suprême, respectent Jésus–Christ comme un Sauveur. Ils se prosternent devant le soleil à son lever comme symbole de Jésus.

On les accuse de rendre un culte au diable. Ils répondent qu'ils ont un grand respect pour Satan qu'ils appellent le "Seigneur du Soir", ou "Le Prince des Ténèbres", quelquefois aussi Sheik Maazen. Ils disent que le Serpent est un ange déchu, contre lequel a éclaté la colère de Dieu, mais que, à la fin des temps, il sera rétabli dans la faveur divine. Leur notion du Mal est dérivée de l'Ariman des anciens mages et de la divinité secondaire des Manichéens. Ils parlent entre eux le Kurde.

Ce sont donc bien des Gnostiques manichéens,

mais restés très proches du Christianisme par leur culte et leurs traditions liturgiques. On pourrait les considérer comme les derniers chrétiens ophites ou Naassènes.

Les Druzes aussi ont gardé une tradition gnostique. Ils se disent disciples d'un calife d'Egypte Hakem (996 – 1020), monstre de cruauté, qu'ils regardent comme une divinité et qui doit revenir à la fin des temps. Ils professent la métempsychose, ils adorent le veau, ils sontpartagés entre les initiés, les "akkals", ceux qui savent, et ceux qui ignorent, les "djahels".

Ils sont pleins de haine contre les chrétiens, et ont toujours été à l'origine des massacres de chrétiens en Syrie au cours de siècles. Gérard de Nerval, qui voulait épouser la fille d'un cheik druze, au cours de son voyage en Orient, ne put obtenir la main de la fille qu'en montrant au père qu'il était affilié à la Franc–maçonnerie et cette affiliation effaçait donc chez lui la réception du baptême chrétien.

Les Ansariens, appelés encore Nosaïris ou petits chrétiens, habitent la Syrie du nord, dans les montagnes autour du golfe d'Alexandrette. Ils sont blonds aux yeux bleus, semblent venus des Indes. Ils sont indo–européens et non sémites. Ils se soumettent en apparence aux pratiques extérieures de l'Islam, mais leur culte véritable est une initiation "gnostique", qui commence par la révélation du "Mystère des deux" ; ils adorent une divinité en cinq personnes ; ils se prosternent aussi devant les arbres, le soleil, la lune. Ils révèrent les animaux, particulièrement le chien. Ils professent la métempsychose. Ils sont un résidu de communautés manichéennes et bouddhistes en milieu musulman.

Dans une seconde partie de cette étude sur l'Islam et la Gnose, nous verrons comment l'Islam est devenu le vecteur de la pénétration gnostique dans l'Occident Chrétien dès le Moyen–âge.

E.C.

Crétineau-Joly, l'ami des papes et de la vérité

Jacques Augustin Marie CRETINEAU-JOLY naquit à Fontenay-leComte, en Vendée, le 23 Septembre 1803, dans une famille d'honnêtes commerçants, profondément religieux. Il fit ses études secondaires au collège religieux de Luçon, puis rentra au Séminaire St Sulpice à Paris, qu'il abandonna au bout de deux ans. En 1822, il retourna au collège de Fontenay, professeur de philosophie. En 1823, il est nommé secrétaire du duc de Laval, ambassadeur à Rome, où il assiste à l'élection du pape Léon XII. A partir de ce moment commence son initiation à la vie romaine et à la cour du Vatican. Il fit la connaissance du Cardinal Bernetti qui lui confia les papiers de son ami le cardinal Consalvi. Il devint l'ami presque intime du pape Grégoire XVI. Il se mit à composer des poèmes assez médiocres et parfois assez corsés. En 1828, il retournait en Vendée où il épousa le 11 Août 1830, Mademoiselle Clémence Labrousse. Puis il se lança dans le journalisme. Il participa à l'équipée de la duchesse de Berry contre Louis-Philippe, équipée qui réveillait les ardeurs guerrières de la chouannerie.

Puis il monta à Paris pour rédiger sa "Vendée militaire". En 1839, il était rédacteur de "L'Europe monarchique". Il intervient avec énergie et habileté pour obtenir la libération des chouans envoyés au bagne après l'échec de la tentative de la duchesse de Berry. Il se montrait contre-révolutionnaire décidé, affirmant que faire du bien aux méchants, c'est faire du mal aux bons. Il détestait particulièrement les formes bâtardes de la révolution, le bonapartisme et l'orléanisme. Il leur reprochait d'avoir voulu baptiser la Révolution, c'est-à-dire de l'avoir rendue trompeuse et permanente.

Crétineau-Joly ne comprend le travail de l'historien que comme un outil pour le combat de la vérité, pour la défense de la foi chrétienne et de l'Eglise. Il écrit avec beaucoup de verve et d'humour. Il aime le ton familier, le mouvement et la vie. Il se fait lire avec intérêt et même passion. La Vendée fut son premier sujet. En 1834, il publie ses "Episodes de la guerre de Vendée". Il s'agit de la révolte contre la monarchie de Juillet par la duchesse de Berry. En 1838 parut "L'Histoire des généraux et chefs vendéens" avec une introduction contre "L'Ingratitude des Bourbons". Pour étudier la Vendée, il se lia d'amitié avec d'anciens révolutionnaires, surtout Boursault qui lui révéla les dessous de cette guerre. La "Vendée militaire" parut en 1840-1841 en 4 vol. Crétineau-Joly se montre très sévère pour les princes Bourbons qui ont laissé écraser les Vendéens sans se faire tuer parmi eux. On lui a reproché vivement d'avoir "grossi les fautes de la royauté exilée". La bourse du comte de Chambord se ferma, mais Crétineau-Joly obtint l'aide financière du Baron Dudon, ancien ministre de la Restauration. Il refusa toujours de se présenter à l'Académie Française, alors que ses amis et même Montalembert l'y poussaient. Il voulait garder son indépendance. Il s'appelait lui-même "le vieux sanglier" pour bien marquer son désir de vie libre et simple.

Puis de 1844 à 1846, sur la demande du Général des Jésuites, le P. Roothan, rencontré à Rome, Crétineau-Joly s'attelle à la tâche écrasante de raconter l'histoire de la célèbre compagnie, à une époque où le cri de tous les révolutionnaires à travers l'Europe était : "Mortaux Jésuites". En France, ils s'appelaient Quinet, Michelet, Thiers ; en Italie Gioberti, Azoglio... Aidé par le P. de Montezon, Crétineau-Joly put achever en 1845, les premiers volumes de "L'Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus". Le 6 vol. parut plus tard. Il concernait la situation toute récente des Jésuites dans le monde. L'éloge de la presse catholique fut universel et la presse antichrétienne dut faire silence.

A l'occasion de cet ouvrage, l'auteur eu la communication des complicités entretenue par des cardinaux et des ambassadeurs dans le conclave qui élut en 1769 Laurent Canganelli pape sous le nom de Clément XIV. Il en tira un ouvrage intitulé "Clément XIV et les Jésuites". Publié en 1847, malgré les prières du P. Roothan de n'en rien faire ; "*mais*, dit-il , *j'avais sous les yeux toutes les correspondances officielles et inédites, toutes les relations intimes qui racontaient par le menu cette honteuse conspiration des rois, de leurs ministres, de leurs ambassadeurs et de quelques hauts dignitaires de l'Eglise contre les enfants de Saint Ignace*". Le livre fit scandale et fut interdit à Rome, car l'auteur dénonçait avec fermeté la lâcheté du pape Clément XIV, supprimant les Jésuites et insinuait que le nouveau pape, Pie IX, pourrait avoir quelque velléité d'imiter son prédécesseur. Un abbé italien, Gioberti, écrivit alors 5 volumes contre les Jésuites : "Le Jèsuita moderno".

En 1852 paraît un livre "Histoire du pontificat de Clément XIV", par un religieux romain, le P. Theiner, livre très malveillant pour les Jésuites qui s'efforçait de justifier leur condamnation par le pape Clément XIV. Crétineau–Joly répondit par "Deux lettres au P. Theiner". Il y rétablit la véritable histoire du conclave de 1769, montra la souveraine injustice du bref "Dominus ac Redemptor", de condamnation des Jésuites et leur héroïque obéissance. Le P. de Ravignan intervint en 1854 par son livre "Clément XIII et Clément XIV" dans lequel il s'efforçait de calmer la polémique.

Le 23 Mai 1846, Crétineau–Joly était mandé par le pape Grégoire XVI qui lui confia la charge d'écrire une histoire des sociétés Secrètes et lui fit ouvrir les archives secrètes du Vatican. Puis il fut reçu par le Prince de Metternich qui lui ouvrit les archives secrètes de la chancellerie d'Autriche. Le P. Beckx, futur général des Jésuites, l'aida à rassembler des documents à Vienne, Venise et Milan. Mais il se heurta au Prince Charles–Albert de Savoie, l'affidé des Sociétés Secrètes, qui lui demanda dans une entrevue secrète de ne pas révéler son affiliation aux Loges. Puis devant les révélations qui lui permettaient de mettre en cause des hommes politiques puissants, le pape Pie IX lui demanda de renoncer à la publication de cette Histoire des Sociétés Secrètes, du moins provisoirement. Il ne voulait pas qu'on pût dénoncer l'ancienne appartenance aux loges maçonniques de princes et de prélats, convertis après le révolution de 1848 et repentis auxquels il avait lui–même pardonné leurs anciens agissements. Dans un geste de dépit, Crétineau–Joly détruisit les 4 vol. de révélations déjà rédigés et en partie imprimés. "*Je voulais déchirer tous ces ignobles visages, princes, généraux, ambassadeurs ou prélats. On a redouté le scandale. On a fait de la modération et de la prudence. Cela conduit doublement à Gaëte. Les Sociétés Secrètes règnent aujourd'hui.*"... "*Je flaire assez bien les lâches, les traîtres et les révolutionnaires. Je ne sais que cela et je commence à ne pas le savoir trop mal.*" (21 Novembre 1860)

En Août 1849, le P. Roothan lui propose "L'Histoire du Sonderbond" qui parut en 1850. Cette guerre du Sonderbond menée en Suisse par les révolutionnaires contre les cantons catholiques ne fut qu'une préface et une préparation de la Révolution de 1848 qui ravagea toute l'Europe en quelques mois. Elle fut dirigée de Londres par Lord Palmerston. Crétineau–Joly a noté la faiblesse et l'indécision du pape Pie IX qui a laissé écraser les catholiques sans intervenir.

En 1852, le cardinal Bernetti remit par testament ses archives personnelles à Crétineau–Joly qui les utilisa pour son dernier ouvrage "L'Eglise romaine et la Révolution". En 1857, son fils, Henri, entrait au noviciat des Jésuites. Il obtint une entrevue de réconciliation ménagée par les bons pères avec le pape Pie IX, devant lequel il s'engagea à ne plus rien publier sans en soumettre le texte à sa sainteté. C'est alors que fut projeté la rédaction de son dernier et plus célèbre ouvrage. En 1858, il lut devant le pape son premier manuscrit : "*J'ai assez bien réussi*, dit–il à son fils, *à mettre des sourdines aux crocs du sanglier.*" Le livre parut à Paris, chez Plon et eut un succès prodigieux. Le P. Général des Jésuites lui écrivit pour le remercier : "*Je vois avec plaisir que vous avez eu beaucoup d'égards et de modération pour certaines personnes haut placées... Dieu merci, vous avez su vous vaincre.*" Le sanglier avait rentré ses crocs. Mais Pie IX, élevé au pontificat par la Révolution, comprit plus tard la catastrophe qu'il avait imprudemment suspendue sur l'Eglise et se révéla alors comme un grand pape contre–révolutionnaire, le pape du "Syllabus".

Crétineau–Joly mourut à Vincennes, le 1 Janvier 1875. Sur sa tombe, le monogramme du Christ et une fleur de lis : deux symboles, Dieu et le Roi.

E.C.

Bibliographie : Un seul livre : Abbé U. Maynard : "Jacques CrétineauJoly, sa vie politique, religieuse et littéraire d'après ses Mémoires, sa correspondance et autres documents inédits" (A Paris, Firmin–Didot, 1875) L'abbé Maynard était un chanoine de Poitiers, devenu grand ami et confident de l'écrivain dans les 25 dernières années de sa vie.

La revue "L'Ordre Français" a publié en Janvier 1967 un résumé de sa vie par Dominique ANCELLE et en Mars 1967 une présentation développée de son livre sur "L'Eglise romaine et la Révolution" sous la même signature. Louis DAMENIE, dans sa "Révolution, phénomène divin, mécanisme social ou complot diabolique" (Cahiers de l'Ordre Français, 1970) a consacré plusieurs pages bien venues à l'oeuvre de CrétineauJoly.

Quelques livres

"DE LA GNOSE A L'OECUMENISME"
Vol. 13.5–21 Ed. de Chiré 95 F.

L'auteur donne en quelques pages une vue d'ensemble des assauts de la subversion antichrétienne au cours de l'histoire. Il montre que ces assauts ont pour principes quelques erreurs, toujours les mêmes, présentées sous des déguisements variés et que le point de départ, le réservoir de toutes les subversions est la Gnose des premiers siècles chrétiens. Puis il expose les grands thèmes de cette pensée gnostique, ses méthodes de pénétration dans la société chrétienne. Il précise que la Franc–maçonnerie est la congrégation militante de la Gnose, de sorte que la Société d'aujourd'hui est presque entièrement imprégnée des idéaux maçonniques. La culture moderne baigne dans une pensée gnostique diffuse que l'auteur s'efforce de découvrir sous ses revêtements successifs. Il complète son exposé par une étude pénétrante sur la philosophie de Descartes, sur les rapports de la raison et de la Foi dans le modernisme, sur le mouvement d'Oxford.

"Il est fascinant d'aller, en si peu de pages d'une écriture si limpide, des gnostiques de Nag Hammadi aux pères conciliaires via Luther, Descartes, Freud et Marx." (D. MASSON dans "Itinéraires")

L'auteur prend soin de clarifier des notions complexes et approfondies. *"Etienne Couvert a le don rarissime de rendre comme facile une exégèse pourtant ardue... Un petit livre d'une lecture aisée..."* (André FIGUERAS dans "Monde et Vie"). Sur un point plus particulier, l'auteur montre le caractère chrétien des manuscrits de la Mer Morte ; ce qui a été confirmé par la découverte récente de fragments grecs chrétiens à Qumran...

"LA GNOSE CONTRE LA FOI"
vol. 13.5–21 Ed de Chiré 115 F.

Dans ce second volume, l'auteur montre la permanence de cette pensée gnostique à travers les siècles et sa résurgence dans les grands courants de la pensée subversive antichrétienne. Il précise les ravages intellectuels et religieux de cette Gnose qui, sous des noms divers et interchangeables, a fait une longue carrière et répandu dans le monde la tentation permanente du panthéisme et de l'autodivinisation de l'Homme, toutes formes aberrantes du sentiment religieux. Les chapitres sur le néo–platonisme, sur l'Humanisme de la Renaissance, sur le traditionalisme du siècle dernier, sur le Romantisme lui permettent d'opposer à ces élucubrations la pure lumière de la doctrine catholique, dans sa formulation thomiste.

"Un ouvrage qui va droit à l'essentiel" (Michel FROMENTOUX dans "Aspects de la France") – *"Un livre intéressant qui a le mérite d'alerter les catholiques sur un danger plus pressant encore que ne l'imaginait son auteur"* (Pierre DEBRAY dans son "Courrier Hebdomadaire")

Enfin Etienne COUVERT a composé un troisième volume intitulé : "La Gnose Universelle", qui doit paraître bientôt aux Ed. de Chiré, dans lequel il montre les ravages de la pensée gnostique dans le Bouddhisme, l'Islam, la littérature classique et contemporaine, dans la pensée russe également.

En vente à la "Diffusion de la Pensée Française"
BP 1 – 86190 – Chiré –en–Montreuil

"Crombette et le crombettisme", par le Frère Pierre–Marie O.P., Dominique Viain et Georges Salet. Un volume 21 x 29.7, 118 pages. Prix 95 fr. (franco 110 fr. sur demande à:
Fraternité Saint Dominique, Couvent de la Haye aux Bonshommes, 49240 Avrillé).

Crombette prétend avoir réussi d'une manière nouvelle et solide ce que personne n'avait réussi avant lui : réconcilier la science et la foi. Dans de volumineux ouvrages (43 volumes, 16000 pages, deux atlas), il expose une géographie, une histoire, une science physique (astronomique spécialement) en parfait accord, dit–il, avec la Bible. Plus de difficultés avec les chronologies des diverses civilisations, en particulier avec celle de l'Egypte, l'évolutionnisme définitivement écrasé, l'Eglise lavée de l'accusation injurieuse d'avoir condamné à tort Galilée,... voilà effectivement de quoi allécher plus d'un catholique soucieux de défendre sa foi contre les attaques qu'on lui présente au nom de "la science".

Mais Crombette ne s'arrête pas là ; il ne se contente pas d'accorder les sciences avec la foi et, au besoin, de les reconstruire. Voilà qu'il s'avance dans le domaine de la religion elle–même. N'a–t–il pas découvert, en étudiant l'histoire de l'Egypte, le véritable moyen de déchiffrer l'hébreu à l'aide du copte ? Il va donc découvrir dans le texte de la Bible bien des vérités nouvelles...

"Crombette et le crombettisme" (paru aux éditions scientifiques Saint–Edme) est une étude approfondie de la pensée de cet auteur original, réalisée par trois auteurs :
le Frère Pierre–Marie O.P. examine l'aspect religieux et notamment la question des rapports entre la raison et la foi,
Dominique Viain (agrégé de l'université) réalise l'étude philologique et linguistique où il montre l'inanité de la "méthode" de Crombette pour décrypter la Bible à partir du copte,
et Georges Salet (polytechnicien) traite la question scientifique en montrant l'absurdité du système géocentrique et ce qui est moins connu le caractère réaliste de la théorie de la relativité, conforme à la philosophie thomiste.

Un livre à ne pas manquer pour ceux qui s'intéressent à la question des rapports entre la science et la foi.

Couvent de la Haye aux Bonshommes
49240 Avrillé
Tel : 41.69.20.06 Fax : 41.34.40.49

Adieu à Jean VAQUIE

EXTRAIT DE MONDE ET VIE
14 Janvier 1993
14 rue Edouard Valentin – 75007 Paris

ADIEU A JEAN VAQUIE

La nouvelle nous a frappés la veille de la Saint Sylvestre. Jean Vaquié s'est éteint chez lui, en récitant le chapelet en compagnie de ses enfants et petits–enfants. Il était dans sa quatre–vingt–deuxième année.

Durant la dernière guerre, Jean Vaquié avait fait partie du réseau Roy de l'abbé Lapouge. On l'appelait "Le Grand". De cette époque de la Résistance date une longue et fidèle amitié avec certains de ses compagnons de lutte qu'unissaient les mêmes convictions politiques et religieuses.

En 1953, il abandonnait les bords de sa Garonne natale pour venir habiter une ancienne abbaye, au milieu de la Saône, un peu en dehors de Lyon, dans cette île Barbe qu'il n'allait plus quitter.

Au fil des ans, bien que toujours effacé, Jean Vaquié s'affirme comme un des plus solides défenseurs de la Tradition. Providentialiste, en marge de tout activisme, il n'en mène pas moins, en toute humilité, par ses écrits et par ses conférences, un combat de chaque instant. Homme de grande rigueur intellectuelle et de haute spiritualité, il n'avait pas son pareil pour décortiquer un texte ou un discours, pour en débusquer les erreurs. Allant toujours à l'essentiel, il s'exprimait dans une langue claire et précise, lapidaire, comme sa pensée, toute pénétrée de la vérité des Ecritures, de l'enseignement des Pères de l'Eglise, des mystiques, des prophètes. Il avait le don de la formule, et ces pointes d'humour qui touchent d'autant plus qu'elles sont le fruit de l'innocence visionnaire, celle des enfants et des saints.

Le combat de Jean Vaquié pour l'Eglise sera double : à la fois contre le virus moderniste très tôt il dénonce la réforme liturgique, les méfaits de la collégialité, du pluralisme, de l'oecuménisme et contre "l'acide ésotérique" qui "vient ronger les dogmes". Dans un cas comme dans l'autre, il constate et déplore la démission ou les silences de l'Eglise officielle, devenue "une coquille vide", "enrôlée" par la maçonnerie.

Malgré ce terrible constat, Jean Vaquié n'en délivre pas moins un message de foi et d'espérance en rappelant la parole évangélique : "Cette maladie ne va pas à la mort mais elle est pour la gloire de Dieu" (Jean XI, 4), de Dieu "qui prouve la divinité de ses oeuvres par des miracles de résurrection". Et de proclamer son inébranlable confiance dans "les formidables dogmes catholiques qui font frissonner Lucifer et les lucifériens".

Jean Vaquié ne disait pas : "Aide–toi, le ciel t'aidera", mais "Il faut aider le ciel", ce qu'il a fait sa vie durant et par sesécrits : des modèles qui nous le rendent plus que jamais présent. Parmi eux, citons "La révolution liturgique", "Bénédictions et malédictions", recueil de textes prophétiques de la révélation privée, son "Abrégé de démonologie", et ses études sur la gnose parues dans "Lecture et Tradition" ou les "Cahiers d'Augustin Barruel" dont il était un actif collaborateur. Voir aussi ses articles de "Monde et Vie", notamment "La marée gnostique" (n 398 et 399 de Juin et Juillet 1984) et "La romanité indélébile" (n 437 du 24 Octobre 1986)

P. de P.

EXTRAIT DE LECTURES FRANCAISES
N 430 – Février 1993

JEAN VAQUIE

Nous venons de perdre un ami très cher en la personne de Jean Vaquié, décédé à Lyon, le 30 Décembre dernier, à l'âge de 81 ans.

Il était né à Bordeaux, en 1911, et très vite (dès les années 30) il s'est intéressé aux questions qu'il a traitées ensuite avec la plus grande aisance et une connaissance pratiquement sans faille : la révolution, la gnose, la réforme liturgique, la subversion dans l'Eglise.

Une amitié de toujours, des conceptions identiques et des convergences d'idées l'ont lié à Léon de Poncins jusqu'à la mort de celui-ci en 1975.

En 1947, à la période dite de l'épuration, il avait publié sous le pseudonyme de Jean Gonthier, justifié par les circonstances troubles de l'époque, un recueil de textes prophétiques et mystiques sous le titre "Malédictions et Bénédictions", réédité par la suite à deux reprises.

Dès la nouvelle constitution liturgique en 1963, J. Vaquié fut un des premiers à s'élever avec une argumentation cohérente contre les innovations liturgiques. Et après la mise en place de la nouvelle liturgie de la messe selon l'Ordo Missæ du 3 Avril 1969, il a rassemblé ses réflexions en un livre qui fit grand bruit lors de la parution en 1971 : "La révolution liturgique" (Ed. de Chiré).

Depuis il n'a cessé de poursuivre ses travaux pour dénoncer cette nouvelle liturgie et les dangers qu'elle fait courir à la foi catholique.

Ami de longue date et très fidèle de notre centre de Chiré, Jean Vaquié était un collaborateur régulier de Lecture et Tradition qui a publié plusieurs de ses textes remarquables ; il faisait égalementpartie du Comité de rédaction de la Contre-Encyclopédie pour laquelle il avait plusieurs notices en préparation.

Sauf cas de force majeure, il était très fidèlement présent aux annuelles "Journées chouannes" au cours desquelles il avait pris la parole à quelques reprises.

Il était aussi un des principaux animateurs et rédacteurs de la Société Augustin Barruel (à Lyon) qui effectue avec assiduité et qualité d'excellentes études et recherches sur la pénétration et le développement de la révolution dans le christianisme.

La direction et la rédaction de Lectures Françaises adressent à ses enfants et petits-enfants l'expression de leurs condoléances émues et l'assurance de leur vive sympathie.

Titres des principaux ouvrages et opuscules écrits par Jean Vaquié

– Bénédictions et malédictions. Les prophéties de la révélation privée (3 édition, Dominique Martin Morin, 1987)

– La révolution liturgique (Ed. de Chiré, 1971)

– Abrégé de démonologie (Ed. Sainte Jeanne d'Arc, 1988)

– L'école moderne de l'ésotérisme chrétien (Cahiers Augustin Barruel, 1992)

– Occultisme et foi catholique : les principaux thèmes gnostiques (Action Familiale et Scolaire, 1991)

– Institutions liturgiques de Dom Guéranger. Extraits choisis et présentés par Jean Vaquié (Ed. de Chiré, 1977)

– Numéros spéciaux de Lecture et Tradition

. Le retour offensif de la gnose (n 110, 1984)

. Réflexions sur les ennemis et la manoeuvre (n 126, 1987)

. Le brûlant problème de la Tradition (n 167, 1991)

Tous ces titres (à l'exception de "La révolution liturgique" qui est épuisé) peuvent être commandés à D.P.F. BP 1, 86190 Chiré en Montreuil

---

EXTRAIT DU CATALOGUE N 185 Du 9 Février 1993 de D.P.F.

Décès de Jean Vaquié

Jean Vaquié est décédé le 30 décembre 1992. Ami très fidèle de Chiré, il fut un collaborateur régulier de Lecture et Tradition. Dès la nouvelle constitution liturgique de 1963, il fut un des premiers à s'élever avec une argumentation cohérente contre les innovations liturgiques. Depuis il n'a cessé de poursuivre ses travaux pour dénoncer cette nouvelle liturgie et les dangers qu'elle fait courir à la foi catholique.

L'Ecole Moderne de l'Esotérisme Chrétien (162 p.) 100 F.

L'auteur attire l'attention sur le problème de l'ésotérisme chrétien qui semble jusqu'à présent ne pas être bien perçu par les traditionalistes.Ces travaux mettent au grand jour le développement d'une doctrine et d'une école de l'ésotérisme chrétien, qui imprègnent le sein même des milieux catholiques.

Lecture et Tradition n 110

Le Retour offensif de la Gnose (56 p.) ..... 25 F.

Exposé des jalons les plus caractéristiques de la gnose qu'il nomme "théologie de la contre-Eglise".

Lecture et Tradition n 126

Réflexions sur les ennemis et la manoeuvre (56 p.) 25 F.

Réflexions politiques et spirituelles dénonçant

quels sont les ennemis de la France traditionnelle.

Lecture et Tradition n 167

Le brûlant problème de la Tradition .42 p 25 F.

Travail de clarification autour du sens réel du mot Tradition.

Occultisme et foi catholique :

Les principaux thèmes gnostiques (46 p.) .26 F.

Définition des principaux thèmes gnostiques développés dans la littérature occultiste, ésotérique et gnostique contemporaine.

Abrégé de démonologie (122 p.)........... 100 F.

Application de la démonologie chrétienne à la crise de la société contemporaine.

Résumé accessible à tous de cette science qui traite de la nature et de l'influence des démons.

Bénédictions et Malédictions (262 p.).... 140 F.

Prophéties de la révélation privée.

Le but est de nous faire connaître les avertissements et les prophéties que le Ciel nous adresse depuis si longtemps et dont nous faisons peu de cas.

Dom Guéranger : Institutions liturgiques (298 p.) 82 F.

Extraits établis par Jean Vaquié et tirés des trois premiers tomes de la seconde édition de 1878. Un travail de synthèse remarquable.

EXTRAIT DE LA GAZETTE ROYALE

Mars–Avril 1993

Organe de l'Union des Cercles Légitimistes de France

Chanteloup des Mays – Cours – 58200 Cosne sur Loire

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de Jean Vaquié, décédé chez lui en récitant le chapelet en compagnie de ses enfants et petits–enfants. Il était âgé de 81 ans.

Grand chrétien, il fut un solide et dévoué défenseur de la Tradition. Il lutta sans cesse, par ses conférences et ses écrits, contre les réformes issues de Vatican II, collégialité, pluralisme, occultisme, contre l'ésotérisme et surtout contre la gnose et "la marée gnostique".

Tous ceux qui ont assisté à ses conférences ne pourrons oublier la valeur de ce grand soldat qui avait prévu cette marée gnostique envahissant actuellement nos groupes, nos cercles, nos chapelles et nos églises.

EXTRAIT DE SOUS LA BANNIERE

N 45 Janvier–Février 1993

"Les Guillots" – Villegenon

18260 Vailly sur Sauldre

IN MEMORIAM JEAN VAQUIE

"J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la FOI"

2 épître de Saint Paul à Timothée 4 – 7

La Contre–révolution catholique vient de perdre un maître : Jean Vaquié s'est éteint dans sa 82 année ! Il est décédé pieusement, entouré de ses enfants et petits–enfants en récitant le chapelet, lucide jusqu'à la dernière extrémité.

Jean Vaquié a mené toute sa vie le "bon combat" du camp de la vérité et a forgé pour ses amis des armes précieuses, très utiles à un moment où la puissance des Forces de Révolution est à son point culminant. Ses écrits constituent des guides sûrs pour résister à l'influence irrésistible de la Contre–Eglise qui entraîne, tel un torrent dévastateur, les peuples et les religions à la funeste unité de Babel !

A l'issue de la deuxième guerre mondiale, Jean Vaquié qui avait fait partie d'un réseau de résistance, témoigna au procès de Léon de Poncins et lui évita ainsi le peloton d'exécution, car les haines étaient vives à l'endroit de l'écrivain qui avait si bien dénoncé la Conjuration Judéo–maçonnico–Bolchévique. Le témoignage de Jean Vaquié sur l'appartenance de Léon de Poncins à un réseau anglo–français de résistance réduisit à néant toute l'accusation de l'adversaire qui ignorait ce fait. Une amitié de toujours, et des conceptions identiques sur les problèmes révolutionnaires, liait les deux hommes. L'Ennemi en fut provisoirement pour ses frais, car il sut se venger en provoquant dans les années soixante un accident qui laissa le Comte de Poncins douloureusement infirme jusqu'à la fin de ses jours...

Le premier ouvrage de Jean Vaquié parut à la période dite de "L'Epuration", en 1947. Par prudence l'auteur choisit le pseudonyme de Jean Gonthier. L'ouvrage s'intitulait "Malédictions et Bénédictions"(Editions Mazarine, à Paris) et traitait des prophéties de la révélation privée. Les circonstances troubles justifiaient l'emploi d'un pseudonyme et la parution d'un recueil de textes prophétiques et mystiques, car il n'existait plus en librairie à cette époque de compilation de cet ordre. D'autre part, les événements permettaient de comprendre des choses qui paraissaient inimaginables quelques décades auparavant. Cela devint encore plus clair après le "Concile Vatican II"...

Le livre qui se basait sur un grand nombre d'ouvrages revêtus de l'Imprimatur fut réédité en 1963 aux Editions du Carmel. En 1987 il reparut chez Dominique Martin Morin, revu et augmenté, sous le titre "Bénédictions et Malédictions. Prophéties de la Révélation privée." Dès 1947 ce livre circula longtemps à bas bruit chez les fidèles inquiets de la suite des événements. Son influence fut certaine.

Jean Vaquié fut l'un des premiers à s'élever, avec une argumentation cohérente, contre les innovations liturgiques qui apparurent dès avant le Concile. En 1956 il publia dans la "Pensée Catholique" (n 45–46) un article intitulé : "Réflexions d'un laïque sur la Messe face aux fidèles et la liturgie en langue vulgaire". Après le concile, parut chez "Diffusion de la Pensée Française" (en 1971 exactement) un ouvrage qui fit du bruit et fut rapidement épuisé : "La Révolution Liturgique". Il était préfacé par son vieil ami Léon de Poncins. Ce livre qui dérangeait le conformisme ambiant démontait le mécanisme des divers subterfuges employés par la Subversion Ecclésiastique pour nous amener progressivement à des pratiques auxquelles nous n'aurions jamais voulu souscrire si on nous les avait annoncées d'emblée ! Il dévoilait les pièges d'une grande subtilité que recèlent les documents les plus solennels et analysait le processus à la fois audacieux et prudent suivi par l'intelligentsia progressiste en vue d'aboutir à cette réforme liturgique. La "Nouvelle constitution Liturgique du 4 décembre 1963" et la "Nouvelle liturgie du Novus Ordo Missæ du 3 avril 1969" étaient ainsi passées au crible !

En 1977 notre auteur publia aux Editions de Chiré un ouvrage d'extraits des "Institutions liturgiques de dom Guéranger". Dom Guéranger, restaurateur de l'Ordre Bénédiction en France et fondateur de l'abbaye de Solesmes est surtout connu pour son "Année Liturgique". En revanche, ses "Institutions Liturgiques" le sont beaucoup moins à cause de leur rareté. Or cette oeuvre capitale qui opéra le retour des diocèses de France aux authentiques livres romains de l'Office et de la Masse méritait d'être tirée de l'oubli. A défaut de réédition (l'oeuvre compte quatre énormes volumes), les extraits établis par Jean Vaquié constituent un outil de travail important dans l'étude des institutions liturgiques. Il fallait un bon esprit de synthèse pour livrer l'essentiel de cette oeuvre sans en modifier la démonstration, rester fidèle au texte primitif et conserver les écrits où se dessinent avec force et clarté, le raisonnement historique et liturgique.

Entre temps Jean Vaquié amorça une collaboration avec la revue "Lecture et Tradition", revue fondée par Jean Auguy, l'éditeur de ses deux derniers livres précités. Il y publia des articles et des recensions de livres, remarquables d'analyse. Le "danger hindouiste", la "Métaphysique de René Guénon", l'"Imposture Guénonienne" (...) éclairèrent plus d'un lecteur ! C'est dans le cadre de cette revue que Jean Vaquié fit paraître des numéros spéciaux, essentiels, comme le n 110 intitulé "Le retour offensif de la gnose" dans lequel il décrivait les jalons les plus caractéristiques de la gnose, "Théologie de la contre-Eglise". Il y évoquait les premiers courants de pensée gnostique (ou "gnose historique") depuis Simon le Magicien, Valentin, l'Ecole d'Alexandrie, le Manichéisme, les Mahométans, pour en arriver à l'analyse de la lettre G des écussons maçonniques du 18 siècle, puis à l'examen des penseurs gnostiques contemporains comme René Guénon, Raymond Ruyer et la Gnose de Princeton, Raymond Abellio et le G.R.A.C. de Perpignan.

Ce N spécial 126 constitue à n'en point douter un des documents les plus précieux qu'ait écrit Jean Vaquié. Ce texte circula dès 1962–63 sous forme ronéotée dans les milieux contre-révolutionnaires après la perte de l'Algérie française. La version actuelle a été revue et s'intitule "Réflexions sur les Ennemis et la manoeuvre". Ce guide est une analyse remarquable de la situation actuelle, des forces en présence, des tactiques employées par les Ennemis de la France traditionnelle. Il met en garde contre la manoeuvre insidieuse que ces suppôts de Satan mettent en place pour détourner de leur but toutes les tentatives de saine réaction à leur plan diabolique. C'est un ouvrage à consulter souvent et à méditer !

Dans le N 134 de "Lecture et Tradition", Jean Vaquié précisa à Christian Lagrave ses conceptions sur les "Ennemis et la Manoeuvre". Un complément utile bourré d'analyses pertinentes tout comme le "demi N spécial" intitulé "La bataille préliminaire" (N 155), analyse soulignant la nécessité d'une dou-

ble–tactique et attirant l'attention sur les erreurs à ne pas commettre tandis que l'ennemi est tout puissant...

Songeant au combat quotidien, Jean Vaquié fit paraître à "L'Action familiale et scolaire" une brochure d'une cinquantaine de pages sur "les principaux thèmes gnostiques : Occultisme et Foi Catholique", thèmes qui se sont développés avec une incroyable volubilité dans la littérature occultiste, ésotérique et gnostique contemporaine. Cet ouvrage facilite l'identification des grands thèmes gnostiques dans les documents que la vie moderne nous met sous les yeux.

C'est également dans un souci de clarification que Jean Vaquié publia "le brûlant problème de la tradition" (L. et T. N 167) pour que les catholiques traditionalistes sachent à quoi s'en tenir sur la Tradition de l'Eglise et la Tradition de la Contre–Eglise. En un temps où la confusion règne autour du sens réel du mot "Tradition", Jean Vaquié a tenu à éclairer puis mettre en garde contre une anti–tradition composite, aussi ancienne que l'authentique et qui ose se répandre aujourd'hui, tel un déluge, sur le monde entier. Ce sont bien les "Deux étendards" des "Deux cités" ! Ce texte parut d'abord en première édition dans les cahiers de la "Revue Barruel" dont nous parlerons un peu plus bas.

Avec son "Abrégé de Démonologie" (aux E.S.J.A.), Jean Vaquié a fait une application de la Démonologie chrétienne à la crise de la société contemporaine. En un temps où la démonologie n'est plus enseignée dans les séminaires, où les bons ouvrages sur la question sont devenus très rares, Jean Vaquié a écrit un livre salutaire ! Avec ce titre, il ne sera plus possible d'ignorer cette science ! La nature et l'influence des démons y sont magistralement exposés. Précisons que cet ouvrage, édité par les E.S.J.A., en est à sa deuxième édition, entièrement refondue et augmentée.

Outre ces écrits de grande qualité, Jean Vaquié a participé avec Paul Raynal et Etienne Couvert, en 1979 – 1980, à la fondation d'une revue unique au monde.

Il s'agit là également d'une oeuvre de salut public, pour la défense de l'Eglise Catholique et le combat contre la Synagogue de Satan. J'ai nommé la "Société Augustin Barruel" de Lyon. La Société dont la revue porte le même nom, se présente comme un "Centre d'Etudes et de Recherches sur la Pénétration et le développement de la révolution dans le christianisme". La revue paraît deux fois par an et en est à son 23 numéro. Les études parues dans ces 23 numéros sont remarquables ; elles constituent une mine de renseignements et de formation, centrée sur le "Combat des deux cités". C'est dans le cadre de cette revue que Jean Vaquié a publié ce que l'on peut considérer comme son dernier livre : "L'Ecole moderne de l'ésotérisme chrétien" N 22 et 23 – 162 pages). Cette édition est le résumé d'un gros ouvrage en 3 tomes, réservé aux spécialistes. Livre solidement argumenté dont le but est d'éclairer les catholiques sur un courant de pensée "l'Esotérisme soit–disant chrétien" que l'on peut considérer comme un véritable cancer, un acide qui ronge les dogmes, une peste qui imprègne aujourd'hui les milieux traditionalistes eux–mêmes !

C'est un des dangers de l'heure présente ! Jean Vaquié nous dévoile dans ce travail les hommes et les doctrines de ce courant qui ose maintenant s'afficher publiquement, tant la décrépitude de l'Eglise conciliaire est aveuglante.

Ce que René Guénon n'a pu accomplir de son vivant, la génération d'ésotéristes dits chrétiens formée par les disciples du "Maître" est en train de le réaliser, ce qu'à Dieu ne plaise ! Maintenant que le dogme catholique a volé en éclats, la théologie de la contre église se fraie une voie royale pour tout subvertir ! Nous en revenons toujours au Solve et Coagula cher aux sectateurs de "la Veuve" !

Ce dernier travail de Jean Vaquié est donc un signalé service pour tous les contre–révolutionnaires qui connaissent leur religion et ne veulent s'en laisser compter à aucun prix ! Ils disposent là d'une arme précieuse contre la subversion Esotéro–Occultiste !

Nous devons reconnaître que Jean Vaquié a accompli une belle oeuvre apologétique. Il a su défendre la doctrine mais aussi attirer l'attention sur les chausse–trapes de l'Ennemi. Son action s'est encore exercée par une collaboration à diverses revues de la tradition. Nous pensons notamment à "de Rome et d'Ailleurs", "Montjoie Saint Denis", "Monde et Vie", "Les Cahiers de Chiré", "Sous la Bannière". Il serait très opportun de réunir en volume les articles parus dans ces revues ; citons entre autres "le Concile des Méchants m'a assiégé", "Les finalités révolutionnaires du Nouvel–Age", "Les manifestes rosicruciens" (collaboration à un ouvrage collectif), "Le pasteur frappé et les brebis dispersées", "Les documents de la Haute Vente", " Un corps à la fois mort et divin", "Léon de Poncins est–il disciple de René Guénon et de Julius Evola ?", "Les précurseurs de l'Ere du Verseau" etc...

Jean Vaquié a donc bien écrit nous regrettons qu'il ne l'ait pas fait davantage !... mais il a aussi bien oeuvré par des conférences passionnantes, très prisées de ses auditeurs.

Monarchiste Providentialiste, grand défenseur de la tradition, Jean Vaquié s'est toujours gardé de tout activisme déplacé, mais a su mener un combat de chaque instant servi par une solide formation puisée auprès de l'Ecriture, des Pères de l'Eglise, des docteurs, des mystiques, des grands doctrinaires catholiques et les contre-révolutionnaires. Homme lui-même très mystique Jean Vaquié était d'une haute probité intellectuelle. Ses dons d'analyse étaient remarquables et il savait présenter d'une façon très claire les doctrines (...) des "deux traditions" dont l'exposition n'est pas toujours aisée. Il avait d'ailleurs un flair incomparable pour repérer les dangers du moment. Aller droit à l'essentiel puis l'exposer dans une langue claire et agréable n'est pas réservé à tout le monde ! Jean Vaquié possédait ce don de la clarté.

Quoique la situation put paraître désespérée aux yeux du commun, Jean Vaquié avait la certitude inébranlable de la victoire finale. Ses écrit en témoignent ; ils démontrent même que tout en s'affirmant "providentialiste" il est possible malgré l'étroite marge de manoeuvre qui nous est encore laissée d'oeuvrer pour la gloire de Dieu et l'Edification "des restes qui allaient périr"...

Jean Vaquié fut pour notre époque un soutien précieux !

Oui, la Tradition vient de perdre un grand homme ! Puisset-il nous soutenir maintenant de là haut puisque nous ne disposons plus de ses lumières ici-bas ! Que nos prières montent pour lui vers le Dieu des miséricordes, pour qu'Il lui rende là haut les fruits de son labeur ici-bas.

"Les forces de la révolution peuvent occuper tout le terrain. Dieu ne permettra pas que tous ses serviteurs disparaissent. Dieu a besoin de "petits riens" pour tout reconstruire" (Jean Vaquié).

En ce 21 Janvier 1993. Bicentenaire du Martyre de Louis XVI et origine de tous nos maux !

Félix Causas

EXTRAIT DU SEL DE LA TERRE
N 4 Printemps 1993
Couvent de la Haye-aux-Bonshommes
49240 Avrillé

L'ECOLE DE L'ESOTERISME CHRETIEN

Un numéro spécial du bulletin d'étude de la Société Augustin Barruel est consacré à un sujet très important et assez méconnu : celui de "l'Esotérisme chrétien". Par cette expression il faut entendre un courant de pensée qui se rattache, pour une bonne part, à René Guénon. Ici l'auteur n'étudie pas directement la pensée du maître, dont la tentative d'infiltration du christianisme fut un échec : il consacre son ouvrage à l'examen de la pensée des disciples de Guénon qui se disent catholiques ou qui exercent une grande influence auprès de catholiques. Parmi ceux-ci, il en distingue trois qui sont plus importants : l'abbé Stéphane, François Chenique et Jean Borella.

Le cas de "l'abbé Stéphane" (André, Henri, Stéphane Gircours, né en 1906) est assez troublant. Voici un prêtre qui se laissa complètement gagner par les théories gnostiques de Guénon et de son disciple Frithjof Shuon. Son évêque s'en émut et le chassa de son diocèse. Il se réfugia à l'école Sainte-Geneviève, à Versailles, où il enseigna les mathématiques jusqu'en 1973. Il est mort en 1984 après avoir souffert de troubles psychiques nécessitant des soins en établissement psychiatrique.

Cet abbé a réagi contre les déviances modernistes dans l'Eglise au nom d'une certaine "Tradition". Mais il faut savoir que les guénoniens ne placent pas sous ce nom la Tradition apostolique et romaine que défend Le sel de la terre à la suite de Monseigneur Lefebvre. Pour eux, la Tradition est une connaissance "sacrée" confiée à une "élite" et à des "initiés".

Dans le vocabulaire de ces gnostiques, il faut distinguer l'exotérisme (où se place par exemple notre revue) et l'ésotérisme (où ils se placent). Cette distinction se retrouve dans chaque forme religieuse "authentique" : islam, hindouisme, judaïsme, ... et aussi christianisme. Au niveau de l'exotérisme, il y a conflit entre les différentes formes religieuses, mais au niveau de l'ésotérisme il y a une "unité transcendante des religions".

L'enseignement de l'abbé Stéphane fut recueilli par des disciples dont deux sont actuellement parti-

culièrement actifs : François Chenique et Jean Borella. Ce dernier est spécialement dangereux, car il a réussi, par une pratique très exacte de "l'exotérisme", à faire une certaine percée dans le milieu catholique traditionaliste. Pourtant il ne cache pas son admiration pour René Guénon, et Jean Vaquié n'a pas de peine à retrouver dans ses écrits les principaux thèmes du gnosticisme.

Nous avons entre les mains les actes d'un colloque organisé du 31 août au 2 septembre 1991 pour le 40e anniversaire de la mort de René Guénon. Jean Borella y participait à côté de franc-maçons comme Jean Tourniac, de musulmans comme 'Abd Al Wâhid Pallavicini et 'Abd Al Haqq Ismaïl Guiderdoni, et d'autres ésotéristes favorables au bouddhisme, à l'hindouisme et au "christianisme" (par exemple Jean Hani et un père bénédictin, Michel Van Parys). Notons le "Propos inaugural" de Roland Goffin : "Ces journées devraient être vécues, j'en forme le voeu, dans un esprit analogue à celui d'Assise, (où il ne s'agissait pas d'élever vers le Ciel une prière commune à toutes les traditions, ni peut-être même de prier ensemble,) mais d'être ensemble pour élever nos pensées et réflexions, certes conformément à la nature de chacune des traditions ici représentées, mais toutes orientées vers leur principe divin commun, identique et transconfessionnel (...), énoncer des vérités qui, en ellesmêmes, sont au-delà de chacun des points de vue adoptés : "au centre", dont toutes les traditions providentiellement issues et instituées de par la Volonté divine sont pour nous des voies et des rayons convergents ".

La revue qui publie ces actes, Vers la Tradition, exprime que "son souci est de ne publier que des travaux compatibles avec le principe de l'unité essentielle des diverses traditions, principe qui est le fondement du véritable oecuménisme, celui de l'Esprit, conçu et vécu en dehors de tout syncrétisme". Nous laissons à nos lecteurs de soin de découvrir de quel "Esprit" il peut bien s'agir.

Nous avons affaire à une doctrine sortie directement des antres de l'enfer, insufflée à des initiés s'exerçant à des pratiques ésotériques, et qui prétend être une justification théorique de l'oecuménisme de Jean-Paul II. Il est incroyable que des catholiques qui se prétendent traditionalistes participent à une telle entreprise.

Mais on sera moins étonné si on lit l'intervention d'un des participants à ce colloque, 'Abd Al Wâhid Pallavicini. "Il n'y a pas d'organisation ésotérique ni d'ésotérisme en dehors d'un exotérisme auquel on appartient déjà, même si ce n'est qu'"en vue" d'une telle initiation (...) Pour nous occidentaux, aujourd'hui, notre exotérisme est nécessairement une "religion" . Dans la logique de cette doctrine gnostique, pour développer toutes les "virtualités" contenues dans "l'influence spirituelle" donnée par l'initiation, il faut pratiquer aussi un exotérisme, c'est-à-dire une religion. Certains auront de la répugnance à imiter monsieur Pallavicini qui a sans doute reçu au baptême un prénom moins barbare que celui que nous renonçons à écrire une troisième fois dans sa pratique de l'islam. Alors il leur reste la possibilité de pratiquer la religion catholique. Evidemment, pour ces messieurs qui se prétendent ésotéristes "orthodoxes", en se démarquant bien des vulgaires occultistes du New-Age, ils préfèrent pratiquer l'exotérisme "orthodoxe" de la Tradition catholique. Là ils sont sûrs que les sacrements sont valables et transmettent "l'influence spirituelle" et ils trouveront une liturgie qui a gardé le sens du sacré et s'accorde avec ce qu'ils cherchent à trouver dans la pseudo-mystique (pour ne pas dire la contre-mystique) de l'initiation.

Toute cette longue digression n'aura pas tellement fait connaître l'Ecole de l'ésotérisme chrétien aux chrétiens du Sel de la terre. Mais plutôt que de résumer cet ouvrage nous conseillons à nos lecteurs de se le procurer. Ils auront compris, à la lumière des quelques considérations que nous venons de faire, le danger de cette Ecole. Ils trouveront dans l'ouvrage de Jean Vaquié une bonne description des "leaders" de l'Ecole et de leur doctrine.

Nous pouvons regretter un peu que cette étude s'en tienne surtout à l'aspect descriptif de cette école. Une bonne analyse, à la lumière de la philosophie et de la théologie thomistes, des principales notions du guénonisme (tradition primordiale, influence spirituelle,symbolisme, "réalisation" par la connaissance, Principe indifférencié etc.) serait bienvenue et montrerait le vide de cette pensée face aux richesses de la Tradition catholique. L'auteur de cette étude a peutêtre manqué d'une connaissance approfondie du thomisme. C'est ce qui expliquerait aussi qu'il approuve, paradoxalement, la critique injustifiée de Borella de l'hyperthomisme qui n'est rien d'autre que le thomisme contemporain.

Il reste donc à faire une étude plus doctrinale de la pensée de René Guénon. A notre connaissance cette étude n'a pas encore été faite. Il y a bien eu quelques études peu après la mort de Guénon, mais elles sont aujourd'hui introuvables et n'ont pas toujours mesuré la nocivité contenue en germe dans cette pensée, laquelle est beaucoup plus visible aujourd'hui. L'étude de Noële Maurice-Denis Boulet

parue dans La Pensée Catholique (N 77, 78–79, 80), qui jouit d'une certaine réputation, était beaucoup trop favorable au "maître" dont elle n'hésitait pas à faire un grand métaphysicien.

Certains ont pu aussi signaler quelques erreurs de fait dans cette étude. Personne n'est infaillible ici bas sauf le pape dans certaines conditions et aussi les guénoniens et l'auteur travaillant un peu en pionnier dans cette matière a bien pu faire quelques inexactitudes ou négliger quelques informations. Cela ne remet certainement pas en cause la conclusion de ce travail : sous l'influence de René Guénon est en train de se constituer un courant de pensée qu'on peut qualifier d'ésotérisme chrétien, courant de pensée qui regroupe des personnes dont l'influence est loin d'être négligeable. Aussi on comprend que l'auteur ait reçu cet encouragement substantiel de Monseigneur Lefebvre à qui il avait adressé les épreuves de cette étude :

"E.S. Monseigneur Marcel Lefebvre exprime ses vives félicitations et sa profonde reconnaissance à Monsieur Jean Vaquié pour le remarquable ouvrage qu'il a rédigé sur l'Ecole de l'ésotérisme chrétien. Ce faisant, il réalise le désir de Léon XIII et de Saint Pie X, disant qu'il faut enlever le masque de ces gens qui se déguisent en catholiques pour faire mieux passer leurs doctrines perverses. Que Dieu le Bénisse !"

Monsieur Jean Vaquié étant décédé après la parution de cet ouvrage espérons qu'il recevra sans tarder cette bénédiction souhaitée par Monseigneur Lefebvre ainsi que la juste récompense pour ses nombreux et intéressants travaux dont celui–ci constitue le dernier.

Antoine de Motreff

Jean Vaquié, L'Ecole de l'Esotérisme Chrétien, Société Augustin Barruel (62 rue Sala, 69002 Lyon), 1992 – 21 x 29,7 – 168 pages – 100 F.

NOTES DE GÉRANCE

NUMÉROS ANCIENS

Les 17 premiers numéros sont épuisés du fait de l'incendie qui a détruit notre local en Septembre 1988. Leurs sommaires sont néanmoins reproduits en page 2 de couverture. Seuls sont désormais disponibles les N° 19, 20, 21 presque épuisés, le N° 22/23 et le N° 24 dont vous trouverez le sommaire ci-dessous.

SOMMAIRE N° 19

SOMMAIRE N° 20

SOMMAIRE N° 21

SOMMAIRE N° 24

SOMMAIRE 22/23

ADRESSES D'AMIS

De nombreux abonnés ont donné des adresses d'amis (plus de 150) auxquels nous avons envoyé le N° 22/23. Nous les en remercions et leurs demandons de s'enquérir auprès de ces personnes de l'intérêt suscitée par cette étude et de la suite éventuelle. Par ailleurs de nouvelles adresses seront toujours les bienvenues pour les prospections futures.

FOND DE SOUTIEN

L'augmentation continue du prix de revient, et notamment des tarifs postaux, rend toujours aussi nécessaire le fond de soutien pour compléter le taux de l'abonnement et permettre de nombreux envois gratuits. Merci !

N° d'inscription S/480
Dépôt légal 1er trimestre 1994 - Impression C.E. Imprimeries
ISNN 0247 - 3607